MARQUIS DE ROCHEGUDE

PROMENADES
dans TOUTES les

Rues de Paris

PAR ARRONDISSEMENTS

3e ARRONDISSEMENT

DC
761
R63
t.3

COLLECTION G.M.A.

Presented to

The Library

of the

University of Toronto

by

An Anonymous Donor

Promenades

dans TOUTES les

Rues de Paris

IIIe Arrondissement

COULOMMIERS
Imprimerie PAUL BRODARD

MARQUIS DE ROCHEGUDE

Promenades

dans TOUTES les

Rues de Paris

PAR ARRONDISSEMENTS

ORIGINES DES RUES
MAISONS HISTORIQUES OU CURIEUSES
ANCIENS ET NOUVEAUX HOTELS
ENSEIGNES

IIIe Arrondissement

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1910
Tous droits réservés.

DC
761
R63
t3

698730
8.4.59

PROMENADES

DANS TOUTES

LES RUES DE PARIS

IIIe ARRONDISSEMENT

—

TEMPLE

1er quartier : Arts et Métiers. | *3e quartier* : Archives.
2e quartier : Enfants Rouges. | *4e quartier* : Ste-Avoie.

Boulevard de Sébastopol.

(Côté pair du tronçon situé entre la rue Rambuteau et le boulevard St-Denis.)

Commencé en 1854. Inauguré en 1858. S'appela primitivement boulevard du Centre. Dans cette partie le boulevard nouveau a absorbé la rue Salle-au-Comte, jadis rue au Comte-de-Dammartin, qui devait son nom à l'hôtel de Dammartin, où habita et fut tué au xve siècle le grand chancelier de Marle. Cette rue allait à peu près de la rue Rambuteau à la rue aux Ours. De la rue aux Ours à la rue Greneta le boulevard a absorbé l'ancienne rue Bourg-l'Abbé. Plus haut il a fait disparaître l'ancien passage St-Denis qui correspondait avec l'impasse Basfour, une partie de la rue Guérin-Boisseau, la plus grande partie

de la rue du Ponceau qui avait été ouverte sur le passage d'un grand égout, etc. Le boulevard éventra la rue aux Ours, la rue Greneta, la rue Blondel et la rue Ste-Apolline.

N° **58. Rue aux Ours** (1300). Jadis rue aux Oies ou aux Oües. Elle était jadis spécialement habitée par des rôtisseurs. Elle possède encore quelques vieilles maisons du côté impair. Son côté pair vient d'être élargi, et elle a perdu presque toute son originalité.

N° **60.** A la Tour d'Argent (Enseigne moderne).

N° **66. Rue du Bourg-l'Abbé.** Le Bourg-l'Abbé, jadis lieu de plaisir et de promenade, dépendait de l'abbaye St-Martin. Il devint faubourg de Paris sous Philippe Auguste. L'ancienne rue du Bourg-l'Abbé commençait rue aux Ours et finissait rue Greneta, en face de l'hôpital de la Trinité. Cette rue, où habita A. Vestier, a été absorbée par le boulevard Sébastopol et la rue actuelle, primitivement rue Neuve-Bourg-l'Abbé, a été ouverte en 1859.

Entre la rue Greneta et la rue Réaumur, le boulevard traverse l'ancien enclos de la Trinité.

N° **98. Rue Papin** (1859). Nom en souvenir du physicien inventeur de la fameuse marmite qui porte son nom (1647-1714). Entre le 3 et le 5 de la rue se trouve le Théâtre Lyrique Municipal de la Gaîté. Le théâtre de la Gaîté fut primitivement fondé par Nicolet à la foire St-Laurent, et installé ensuite au boulevard du Temple, à l'endroit où passe le boulevard Voltaire. Ce théâtre, dit de la Gaîté (1792), fut incendié en 1805 et en 1835. Il fut démoli en 1862 par le percement du boulevard du Prince-Eugène. En 1861 il vint s'installer sur son emplacement actuel, et s'appela primitivement Théâtre du Prince Impérial.

En face du théâtre se trouve le **square des Arts-et-Métiers** (1858) qui doit son nom au Conservatoire voisin. La colonne dite de la Victoire est de Crauck et a été érigée en l'honneur des victoires de Crimée.

N° **100. Rue Salomon-de-Caus** (1858). Nom en mémoire de l'ingénieur (1576-1630).

N° **106**. Rue Notre-Dame-de-Nazareth.

Rue Notre-Dame-de-Nazareth.

Existait en 1420. Convertie en rue en 1605. Tracée sur l'emplacement d'un grand égout. En 1851 on lui ajouta la rue Neuve-St-Martin qui allait de la rue du Pont-aux-Biches à la rue St-Martin, et en 1864 elle fut augmentée à l'ouest d'un tronçon de la rue du Ponceau. Elle doit son nom au Couvent des Pères de N.-D. de Nazareth dont elle longeait les murs. Ce couvent était établi depuis 1652 rue du Temple, au point où cette dernière est rencontrée par la rue Turbigo.

N° **79**. Au Vaisseau marchand. (Enseigne.)

N° **57. Passage du Vertbois**. A l'entrée de ce curieux passage on voit écrit sur le mur : Entrée du petit jardinet.

N° **49**. Curieux passage des Quatre-Voleurs qui doit son nom à une enseigne.

N° **38. Passage du Pont-aux-Biches**. S'appelait en 1729 cul-de-sac de la Chiffonnerie. Il fut prolongé, en 1881, par un escalier jusqu'à la rue Meslay. Doit son nom à une ancienne enseigne.

N° **15**. Synagogue de rite allemand construite en 1822 par Sandrié et réédifiée en 1852.

N° **6**. Restes de l'hôtel de Roquelaure.

Rue Meslay.

Formée de 1696 à 1723. S'appela primitivement rue du Rempart. Elle doit son nom à Brouillé, comte de Meslay, conseiller d'État, qui y avait un hôtel détruit par la place de la République. A la pointe formée par la rue Meslay et la place de la République les fouilles du Métropolitain ont rencontré les restes du pont dormant de l'ancienne porte du Temple.

En 1808, le peintre Boilly habitait le 12 (ancien).

N° **3**. Maison construite en 1843, ornée de sculptures. (Ange et Aigle.)

N° **7**. Restes de l'hôtel de Roquelaure qui s'étend jusqu'au 6 de la rue Notre-Dame-de-Nazareth.

N° **25**. Mascarons modernes.

N° **32**. **Passage Meslay.**

N° **35**. Mascarons. Là débouche le passage du Pont-aux-Biches.

N° **36**. **Passage des Orgues**. Conduisait à une fabrique d'orgues située rue Meslay.

* N° **40**. Très joli hôtel Louis XIV. Bas-reliefs sur la façade. Porte. Cour avec fontaine. Médaillons sur la façade de la cour. Fut l'hôtel du commandant de la Garde de Paris au XVIIIe siècle. Cette garde avait remplacé le Guet en 1771. Le conventionnel Poultier, commandant de la gendarmerie en 1793.

N° **42**. Petit hôtel Louis XV. Porte transformée en fenêtre.

N° **45**. Hôtel orné de sculptures. (Mascaron. Balcon. Porte.)

N° **46**. Aurore Dupin, dite George Sand, littérateur et

auteur dramatique, y est née le 1er juillet 1804. (Inscription posée en 1909.)

N° **47**. Hôtel Louis XVI. Sous Louis-Philippe les bureaux du journal : *la Presse des Écoles*, rédigé exclusivement par des collégiens, y étaient situés.

N° **49**. Bas-reliefs. Fut habité par Meslan, architecte du Vauxhall et par Dubois, dernier commandant du Guet.

N° **61**. Église chrétienne baptiste.

N° **65**. Fut habité en 1776 par Mlle Constance Mayer, élève et compagne de Prud'hon.

La rue Meslay fut, en 1788, le théâtre d'une émeute sanglante réprimée par les compagnies de la Garde de Paris commandées par Dubois. Toutes les maisons du côté pair communiquent avec le boulevard St-Martin.

Boulevard St-Martin (côté impair).

Planté en 1636. Achevé en 1705. Les balustrades furent garnies pendant quelque temps de plaques de tôle dans le but d'arrêter les regards indiscrets des passants se trouvant en contre-bas du boulevard, à l'égard des porteuses de crinolines accoudées sur la dite balustrade. Les compagnies du Guet défilaient boulevard St-Martin sous les fenêtres de l'hôtel du chevalier du Guet dont l'hôtel s'ouvrait rue Meslay, 40.

N° **1**. Au Caveau de la République. (Cabaret-concert.)

N° **15**. Du XVIIe siècle.

N° **17**. Fut habité par le peintre Meissonier.

N° **33**. Sculptures et médaillons. Voir 40, rue Meslay.

N° **51**. Habité par M. A. Bour, artiste dramatique.

Boulevard St-Denis.

(Côté impair du tronçon situé entre la rue St-Martin et le boulevard Sébastopol) (1676).

Cette partie n'offre rien d'intéressant. Le 5 est décoré de statues.

Rue St-Martin.

(Partie comprise entre le boulevard St-Martin et la rue Rambuteau.)

Dans cette partie la rue St-Martin a eu trois portes successives, l'une de Philippe-Auguste, près de la rue Grenier-St-Lazare; une autre de Charles VI à hauteur de la rue Blondel, et la dernière de l'enceinte de Louis XIII près du boulevard.

N° **359. Rue Ste-Apolline.** (Partie comprise entre la rue St-Martin et le boulevard Sébastopol) (1672). Aux 3 et 4, vieilles maisons, etc.

N° **328.** Vieille maison. (Enseigne de la Ferme du Château.)

N° **326.** Vieil hôtel du Plat-d'Étain, qui donna quelque temps son nom à l'impasse voisine.

N° **353. Rue Blondel.** (Tronçon compris entre la rue St-Martin et le boulevard Sébastopol.) Ouverte sous Charles IX. Jadis des Deux-Portes, puis Neuve-St-Denis. Nom actuel en 1864 en mémoire de l'architecte de la porte St-Denis. Aux 1 et 2 vieilles maisons.

N° **324.** Enseigne de tonnelier. **Impasse de la Planchette,** ainsi nommée à cause d'une planche sur laquelle on passait l'égout en 1423. L'impasse a été ouverte en 1650. On voyait encore la planchette en 1822.

Au fond de l'impasse se trouve la **cour St-Martin**, où se trouvait jadis un bureau de diligences.

N° **308** A la Gerbe d'Or. Enseigne ancienne d'une maison qui se prétend dater de 1670.

N° **306**. **Rue du Vertbois** (1545). La partie entre la rue Volta et la rue du Temple s'appelait avant 1851 rue Neuve-St-Laurent. La rue du Vertbois, qui s'appelait au XVIIe siècle rue du Gaillard-Bois, doit son nom à un bois vert qui dépendait du prieuré de St-Martin-des-Champs. A l'angle de la rue St-Martin nous voyons la tour dite du Vertbois, qui était la tour d'angle de l'enceinte de l'abbaye de St-Martin-des-Champs. Cette tour, construite vers 1140, a été sauvée de la démolition par Victor Hugo et les antiquaires parisiens en 1877. Elle a été restaurée en 1882 ainsi que la fontaine qui avait été construite en 1712. (Inscription.)

La rue du Vertbois possède de vieilles maisons. Il est assez intéressant de jeter un coup d'œil sur les : 72, 64, 62 (niche sans statue), 52, 46, 36, 14, 11, 21, 43, 45, 51, etc. En montant par l'escalier à balustres de bois de l'hôtel meublé qui porte le n° 51 on découvre très bien une tourelle subsistante de l'ancien mur de l'abbaye. Cette tourelle que nous reverrons mieux, lorsque nous serons dans le Conservatoire, était il y a quelques années encore recouverte de tuiles vernissées de différentes nuances. Son toit conique est fait maintenant d'ardoises. Les maisons du côté impair de la rue, entre la rue Volta et la rue St-Martin ont été pour la plupart construites au commencement du XVIIIe siècle par les religieux, contre leur mur d'enceinte, comme maisons de location. A côté de la fontaine se trouvait, au XVIIIe siècle, le Dépôt des Filles, dit Dépôt St-Martin.

N° **292. Conservatoire des Arts et Métiers. Occupe

une grande partie de l'emplacement de l'ancienne abbaye de St-Martin-des-Champs, qui avait été élevée sur le lieu même où St Martin, arrivant à Paris, guérit un lépreux. Détruite par les Normands à la fin du IXe siècle, elle fut rétablie par Henri Ier en 1056 en faveur des chanoines de St-Augustin. Philippe Ier, son fils, plaça la nouvelle fondation sous le patronage de l'abbaye de Cluny (1068). L'abbaye était hors ville. Hugues IV, un des premiers prieurs depuis l'introduction des religieux de Cluny, entoura l'abbaye de hautes murailles, refaites au XIIIe siècle. Ces murs étaient crénelés et flanqués de 18 tourelles. Il existe encore parallèlement à la rue du Vertbois une portion de cette muraille d'enceinte et une de ses tourelles que nous avons vue déjà au 51 de la rue du Vertbois. (On la voit encore mieux en pénétrant dans le bâtiment qui se trouve au nord de la cour de l'Administration.) La muraille était munie à chacun de ses angles d'une grosse tour dont deux encore subsistent. L'une est celle du Vertbois, l'autre se trouve 7, rue Bailly, en dehors du Conservatoire. L'enclos fermé du prieuré formait un vaste parallélogramme compris actuellement à peu près entre les rues St-Martin, du Vertbois, Montgolfier, Bailly et Cunin-Gridaine. A l'intérieur de l'enceinte se trouvaient une église, un cloître, une prison, des bâtiments conventuels et aussi un champ clos qui servait de marché, et c'est là où eut lieu, en 1326, le dernier duel judiciaire entre Jean de Carrouges et Jacques Legris. Le prieuré ne fut compris dans l'enceinte de Paris qu'au XIVe siècle. Supprimé en 1790, le couvent fut occupé, en 1792, par un institut d'éducation dénommé École des jeunes Français et par une manufacture d'armes. Une partie des bâtiments fut vendue et en 1798 on y inaugura le Conservatoire des Arts et Métiers.

Le Conservatoire des Arts et Métiers avait été créé en 1792 par la Convention Nationale sur un rapport rédigé par l'abbé Grégoire. Le noyau du Musée est la collection des modèles de machines, que Vaucanson avait réunie à l'hôtel de Mortagne, rue de Charonne. Cette collection, ainsi qu'une autre qui était au Louvre, et une troisième, rue de l'Université, fut transférée, en 1798, dans l'ancien prieuré. On se servit des anciens bâtiments et on en construisit de nouveaux. Le Conservatoire fut agrandi de 1839 à 1872 par Vaudoyer et de 1873 à 1892 par Ancelet qui construisit la galerie sur la rue Vaucanson. Le portail sur la rue St-Martin a été élevé de 1848 à 1850 par l'architecte Vaudoyer. (Statues de la Science et de l'Art par Élias Robert.) Dans la cour, le perron est flanqué des statues de Leblanc et de Papin. Le grand escalier, modernisé en 1860 par Vaudoyer, a été construit, comme nous le dit une inscription, en 1786 par J.-D. Antoine. Il est inspiré d'un dessin de Soufflot. Au musée, ou salles d'exposition des modèles, est jointe une école industrielle dont les cours sont publics et gratuits. Les laboratoires et les deux amphithéâtres sont installés dans l'ancien cloître remanié aux XVIIIe et XIXe siècles. En 1905, le président Loubet a inauguré dans la galerie Vaucanson le musée de prévention des accidents du travail et d'hygiène industrielle.

La bibliothèque du Conservatoire est installée depuis 1850 dans l'ancien réfectoire des moines, qui se trouve à droite en entrant dans la cour d'honneur. C'est une œuvre admirable de Pierre de Montereau, l'architecte de la Sainte-Chapelle, et hélas peu nombreux sont les Parisiens qui se sont donné la peine d'aller admirer cette merveille du XIIIe siècle, ses colonnes de pierre médianes d'une hardiesse et d'une légèreté extraordi-

naire, et la chaire du lecteur qui est un chef-d'œuvre, avec son escalier pratiqué dans l'épaisseur du mur.

L'ancienne église St-Martin-des-Champs devant laquelle se trouve la statue de Boussingault, est sur l'emplacement d'un ancien sanctuaire du VIe siècle, détruit par les Normands. Reconstruite au XIe siècle et au XIIIe siècle. L'abside est du XIIe siècle, la nef couverte d'une voûte en bois est de la fin du XIIIe siècle. Vaudoyer dirigea la réfection de la vieille église de 1854 à 1862, composa entièrement la façade, et Ancelet continua la restauration. En 1848, l'église fut affectée au dépôt des machines à vapeur, et des grands modèles divers. (Pendule de Foucault.) Contre cette vieille église St-Martin-des-Champs se trouve une chapelle à nervures ogivales qui mériterait de n'être pas abandonnée comme elle l'est, et livrée aux employés du gaz qui y remisent leurs échelles. A côté de cette chapelle s'élève une tour romane carrée, qui était jadis un des deux clochers de l'église St-Martin (classée comme monument historique). (La chapelle et la tour sont bien visibles dans la rue Réaumur.)

Comme nous l'avons dit ailleurs, la tour du Vertbois a reçu en 1882 un parement extérieur, mais le gros œuvre n'a pas été modifié et on peut visiter le rez-de-chaussée de la tour en passant par la galerie dite de l'Office National de la Propriété individuelle. Cette galerie, construite en 1878, s'appelait antérieurement galerie du Portefeuille industriel et renfermait les descriptions des brevets seuls dont la durée légale était expirée. Depuis 1904 elle renferme tous les brevets.

Le 13 juin 1849 le Conservatoire fut le centre de la manifestation contre le pouvoir exécutif. Cette manifestation avorta et Ledru-Rollin qui était à sa tête dut

s'échapper devant la troupe par un vasistas donnant rue Vaucanson.

(Le Conservatoire est ouvert au public les dimanche, mardi, jeudi et samedi de midi à trois heures.)

N° **253**. Au Pigeon ramier. Jolie et vieille enseigne. Jadis la maison était à l'enseigne du Pigeon blanc et c'est le propriétaire, M. Ramier, qui la baptisa de nouveau en 1790. En 1820 la maison était la propriété de M. Chevalier et depuis 1840 elle est dans la famille Martin. Doit disparaître.

N° **241**. **Rue Greneta**. (Tronçon jusqu'au boulevard Sébastopol) (1230). Jadis rue de la Trinité, puis rue Garnetal et Greneta par corruption.

* N° **254**. Église St-Nicolas-des-Champs. Jadis simple chapelle située dans la campagne sur un terrain dépendant de l'abbaye St-Martin. Paroisse en 1160. Reconstruite en 1420. Agrandie en 1576. Elle touchait la partie sud de l'enceinte du Prieuré. Talma y fut baptisé. Temple de l'Hymen pendant la Révolution. Guillaume Budé, l'astronome Gassendi, Mlle de Scudéry furent inhumés dans cette église qui renferme également les sépultures des familles de Labriffe, de Mortemart, de Tallard, etc.

Tour carrée exhaussée en 1668. Portail ogival avec vantaux du xve siècle sur la rue St-Martin. Celui de la façade méridionale, sur la rue Cunin-Gridaine (1576), est riche, noble et gracieux A l'intérieur nous voyons deux styles absolument différents, le gothique de Charles VI, et le style d'Henri III. La transition s'opère brusquement à la septième travée, mais assez adroitement pour ne pas choquer, et détruire le bel aspect de cette église dite aux Cent colonnes. (Chapelle du Caté-

chisme à gauche en entrant. Triptique dans la chapelle St-Vincent-de-Paul, tableau de Simon Vouet, etc.). On a retrouvé, il y a quelques années sous un badigeon, de très belles peintures dans les chapelles collatérales du chœur.

(En face de l'église St-Nicolas-des-Champs se trouve une des entrées principales par laquelle descendent ou remontent les visiteurs des égouts de Paris. D'ici on est conduit quai du Louvre en wagons et bateaux mus par l'électricité (2e et 4e mercredis de chaque mois. S'adresser à l'Hôtel de Ville).

N° **252**. **Rue Cunin-Gridaine**. Nom en mémoire du manufacturier et ministre du Commerce (1778-1859). Près du portail Henri II de l'église St-Nicolas se trouve l'ancien presbytère qui communique avec l'intérieur de l'église par une fenêtre. Cette curieuse maison, qui sert actuellement au sacristain, possède une très jolie corniche feuillagée. Cadran solaire de 1666. Cette vieille maison possédait de très belles boiseries qui ont été vendues il y a quelques années au prince Radziwill.

Au point où la rue Cunin-Gridaine rencontre la rue Turbigo se trouvait jadis l'échelle patibulaire de St-Martin-des-Champs.

N° **237**. Enseigne de la Cloche. Mascarons au 236.

N° **234**. Vieille et curieuse maison ainsi qu'au 232.

N° **223**. **Passage de l'Ancre** ouvert en 1792. Là se trouvait le bureau des premières voitures de place en 1637.

N° **215**. Enseigne (Ferronnerie du XVIIe siècle).

N° **218**. Enseigne de la Renommée. Mascarons au 213.

N° **207**. Enseigne de commerce ancienne, en pierre, représentant un bateau.

N° **214**. Vieille maison. Mansardes.

N° **203** *bis*. Emplacement de l'ancien hôtel de Vic où mourut, en 1540, Guillaume Budé, prévôt des marchands et l'un des fondateurs du Collège de France. (Inscription.)

N° **202**. Enseigne du Lion d'Or. (Grille de marchand de vins.)

N° **201**. Fenêtres de l'entresol.

N° **199**. Hôtel du maréchal de Tourville (1728).

N° **197**. Façade assez curieuse.

N° **193**. Enseigne ancienne de la Cloche d'Or.

N° **192**. Hôtel Louis XV. Façade, et dans la cour fronton.

N° **186**. Porte à clous. Curieuse entrée avec bornes.

N° **178**. **Impasse de Clairvaux**. S'appelait en 1330 ruelle de la Petite-Trousse-Vache. Nom actuel au xve siècle parce que l'abbaye de Clairvaux y possédait une maison de ville. L'enceinte de Philippe Auguste passait un peu plus haut.

N° **176**. **Passage de la Réunion**, créé en 1790 sur l'emplacement de l'hôtel de Rigny. Doit son nom à la section de la Réunion.

N° **170**. M. Pessard y indique la maison natale de Gérard Labrunie (Gérard de Nerval). En tout cas ce dernier est né dans une maison de la rue St-Martin portant le numéro 96 en 1808 : c'est probablement le 168 actuel.

N° **170**. **Rue du Maure**. Rue Jean-Palée en 1313, puis rue Palée. Rue du More en 1606. Cour des Anglais en 1640. Puis cour du More et rue du Maure. Nom à cause d'une enseigne. Nous voyons quelques vieilles maisons dans la partie étranglée de la rue.

N° **168**. Emplacement de l'église St-Julien-des-Ménétriers fondée en 1320. Elle était le rendez-vous des

musiciens et fut démolie pendant la Révolution. La rue des Ménétriers, jadis rue des Jongleurs, et dans laquelle Talma était né en 1763, se trouvait plus bas, et a été détruite par la rue Rambuteau.

N° **159**. Très ancienne maison. Café au Vieux Molière.

N° **164**. Très ancienne maison à une fenêtre de facade.

N° **160**. Maison avec sculptures (style rococo).

N° **147**. Ancien hôtel datant de Henri IV. Mascaron dans la cour. (Restauré extérieurement.)

N° **159**. **Passage Molière** (1791). S'appela passage des Nourrices. Dans ce passage se trouvait l'entrée de la Salle Molière, tour à tour théâtre, concert et bal. Fondé en 1791 par Boursault-Malherbe ce théâtre fut celui des Sans-Culottes jusqu'en 1797. St-Aulaire y fonda un Théâtre-Ecole où débuta Rachel. En 1806 Boursault reprit la direction et le théâtre fut dit des Variétés Étrangères, jusqu'en 1807. Plus tard ce fut un concert. Aujourd'hui c'est un magasin de corderie, et, au 82 de la rue Quincampoix, où nous mène le passage Molière, on voit encore les colonnes, les galeries et les anciennes loges d'actrices de l'ancien théâtre.

Rue Quincampoix.

(Tronçon situé entre la rue aux Ours
et la rue Rambuteau.)

N° **111**. Vieille maison ainsi qu'aux : 99, 98, 96, 92.

N° **90**. Le Guet y sonnait la cloche pour avertir la foule d'évacuer la rue, au temps de Law.

N° **91**. Ancien hôtel avec porte sculptée, ornée au milieu de chaque vantail d'une tête de lion. Heurtoir de porte. Cet hôtel passe à tort dans le quartier pour être celui de Law.

N° **82**. Ancienne Salle Molière, aujourd'hui corderie. (Voir 159, rue St-Martin.)

N° **79**. Vieille maison ainsi qu'au 69.

N° **65**. Maison construite sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Beaufort où fut installée la banque de Law. Cartouche avait comme affidés plusieurs gardiens de la banque et plusieurs policiers de la rue Quincampoix (les cartouchiens). Au commencement du XVe siècle l'hôtel de Beaufort devint tripot, et fut démoli par la rue Rambuteau. Il s'ouvrait par devant rue Quincampoix et par derrière cul-de-sac Beaufort dont l'entrée était rue Salle-au-Comte. Ce cul-de-sac devint passage et débouchait rue Quincampoix, à hauteur du 67 actuel, en face du passage Molière. C'est à l'hôtel de Beaufort que Gabrielle d'Estrées mit au monde César de Vendôme.

Rue Rambuteau.

(Côté impair du tronçon situé entre le boulevard Sébastopol et la rue des Archives.)

Dans cette partie la rue a absorbé la rue des Ménétriers, jadis rue des Jongleurs au XIIIe siècle, et qui allait de la rue St-Martin à la rue Beaubourg.

N° **30**. Au Mouton à six pattes. (Enseigne peu intéressante, moderne.)

N° **22**. Cité Noël. Nom du fondateur.

N° **14**. Porte sculptée.

N° **8**. Sortie du passage Ste-Avoie. (Voir 62, rue du Temple.)

N° **4** et **2**. Façades modernes sculptées.

Rue Beaubourg.

(Tronçon situé entre la rue Rambuteau
et la rue Turbigo.)

La partie sud de ce tronçon s'appelait rue de la Poterne et la partie comprise entre la rue Michel-le-Comte et la rue au Maire était la rue Transnonain (Trousse-Nonnain). Cette dernière rue fut en 1834 le théâtre d'une émeute sanglante. La rue Transnonain, la rue St-Hugues et le passage au Maire ont été réunis en 1851 à la rue Beaubourg qui a été élargie en 1898.

N° **23**. Aux Fermes de Beauce (enseigne moderne).

N° **25**. Très vieille maison ainsi qu'aux 27 et 29.

N° **24**. **Impasse Berthaud** (1273). Jadis des Truies. Doit son nom à Jean Berthaud qui y fit établir un jeu de paume en 1577. Vieilles maisons dans l'impasse et ancienne inscription : Cul-de-sac Berthaud. Au 24 de la rue Beaubourg se trouvait jadis une maison qui appartenait aux religieux de St-Merri.

N° **31**. Maison d'Anne Le Porquier de Lesseville, veuve d'un conseiller au Parlement. Il ne reste que l'escalier de la maison reconstruite.

N° **31**. **Rue Brantôme**. Naguère des Petits-Champs-St-Martin avant 1864. Cette rue très curieuse relevait jadis pour une partie du chapitre de St-Merri et était pour l'autre sous la censive du For aux Dames qui appartenait aux religieuses de Montmartre. Le For aux Dames était rue de la Heaumerie, près de St-Jacques-la-Boucherie. Lors du siège de Paris une jeune nonne, Marie de Beauvilliers, se donna à Henri IV : elle pleura sa faute et son royal amant et devint par la suite abbesse de Montmartre et du For aux Dames. Au 8 (une tradi-

tion erronée y place un logis de la reine Blanche), habita Philippe de Flesselles et son neveu Séraphin de Soupire. Anne d'Autriche y installa les Pères de la Doctrine chrétienne. Le 15, qui a gardé sa porte à clous et son arcade charretière, passe pour un ancien logis de Gabrielle d'Estrées (?) qui relevait de sa rivale Marie de Beauvilliers. Il fut habité par Marguerite de Flesselles en 1741, par Mlles de Grandmaison en 1767, et par les Lenoir jusqu'en 1792. La rue possède encore de vieilles et curieuses maisons comme les : 1, 3, 5, 21, 20, etc.

N° **33**. Maison reconstruite en 1904 sur l'emplacement d'un ancien atelier de frappe des monnaies révolutionnaires, puis de la mairie de l'ancien VIIe arrondissement.

N° **37**. **Impasse Beaubourg**. Cul-de-sac sans chief en 1260. Cul-de-sac près de la poterne St-Nicolas-Hydrelon en 1356. Cul-de-sac du tripot Berthaud en 1575. Impasse des Anglais, et impasse Beaubourg en 1867. Communique avec la rue St-Martin par le passage de la Réunion.

N° **28**. Vendu comme propriété nationale provenant de l'émigré Duluc. Dans cette maison se trouvent de très curieux souterrains qui ont dû servir de prison antérieurement à la Ligue. On voit encore les attaches des anciens carcans. Le bâtiment du fond possède un salon Louis XVI avec corniche sculptée. (Restes de peintures au plafond.)

N° **39**. Sur l'emplacement des remparts de Philippe Auguste. A côté s'ouvrait la poterne Hydrelon.

N° **42**. Emplacement de l'hôtel dit de Fer, du temps de la Ligue.

N° **60**. Vieille maison. Grille. (A la Petite Biche.)

N° **62**. Ancien hôtel des évêques de Châlons, puis

couvent des Carmélites (1617). Supprimé en 1793. Ce couvent s'étendait de la rue Montmorency à la rue Chapon. Salle de danse. Théâtre Doyen. Détruit en partie et livré au commerce. Ce fut l'emplacement des terribles scènes de 1834. Cette maison portait le numéro 12 de la rue Transnonain. En face se trouvait l'entrée du cimetière de la paroisse St-Nicolas-des-Champs.

N° **79**. Vieille plaque murale : Rue Transnonain.

N° **72**. Imposte en fer forgé, cachée par une enseigne au-dessus de la porte d'entrée.

N° **74**. Enseigne du Lion d'Or. Au 85 : enseigne de l'Étoile.

N° **74**. Vieille maison.

La rue Beaubourg coupe perpendiculairement plusieurs rues que nous devons visiter maintenant. Ce sont les rues au Maire, des Gravilliers, Chapon et Montmorency, puis après avoir jeté un coup d'œil sur la rue du Grenier-St-Lazare, la rue Michel-le-Comte nous mènera rue du Temple.

Rue au Maire (et non Aumaire).

La rue existait au XIIIe siècle. Elle doit son nom à un maire ou bailli de St-Martin-des-Champs qui avait son siège de juridiction dans cette rue. Entre la rue des Vertus et la rue Frépillon (aujourd'hui rue Volta) se trouvait, sur l'emplacement de l'école communale et parallèlement à ces deux rues, le passage de Rome ouvert en 1854 sur l'emplacement de l'ancien passage de la Marmite. Ce passage de la Marmite, officiellement appelé passage Frépillon, se prolongeait jusqu'à la rue des Gravilliers et était exclusivement habité par des

chaudronniers. Il faisait communiquer la rue Phélippeaux (aujourd'hui absorbée par la rue Réaumur) avec le cul-de-sac du Puits-de-Rome qui se trouvait sur l'emplacement de la rue au Maire entre la rue Beaubourg et la rue Volta. Le passage de Rome disparut complètement en 1869.

N° **47**. Restes d'un ancien hôtel du duc de Roquelaure au XVIIe siècle.

N° **43**. A la Poule d'Or.

N° **37**. Vieille et curieuse maison ainsi qu'aux : 28, 29, 25, 23, 14, etc.

N° **22**. Maison de l'abbé Plumet, maître de philosophie (1687). Aujourd'hui hôtel meublé du Cantal.

N° **10**. **Rue Volta**. Doit son nom au physicien (1745-1826). La rue actuelle est formée de trois rues réunies en 1851 : la rue Frépillon, la rue de la Croix, et la rue du Pont-aux-Biches. La rue Frépillon (1269) allait de la rue au Maire à la rue Phélippeaux (Réaumur). La rue de la Croix, du XIVe siècle, allait de la rue Phélippeaux à la rue du Vertbois, et la rue du Pont-aux-Biches (1520) allait de la rue du Vertbois à la rue Notre-Dame-de-Nazareth. Le 3 est une vieille maison très curieuse à pans de bois, au rez-de-chaussée de laquelle se trouve une vieille boutique à margelle de pierre. Le 5 possède une porte et des ferrures assez intéressantes. Le 37 fut un ancien hôtel, le 49 est ancien. Au 16, est une maison du XVIIe siècle à l'enseigne du Lion d'Or. Dans le cabaret du rez-de-chaussée de cette maison fut préparée l'insurrection du 5 juin 1832.

N° **13**. Maison Chanal fondée en 1725. Enseigne ancienne du roi de Sardaigne. Devant ce cabaret en 1848 se trouvait une barricade.

N° **7**. Entrée de la cour de Rome. (Voir 24, rue des Gravilliers.)

Rue des Vertus (1546).

Fut jadis un lieu mal famé. Son nom lui a été donné « par opposition railleuse aux vices dont cette ruelle était témoin de la part des filles de joie qui l'habitaient ».

La rue possède de vieilles et assez curieuses maisons comme les : 21, 25 (au Perroquet Vertueux), 24, 22, 20, 16, 4, 2, etc.

Rue des Gravilliers.

La partie ouest entre la rue St-Martin et la rue Beaubourg s'appelait, du XVIIIe siècle à 1851, rue Jean-Robert. La rue des Gravilliers existait en 1250 sous le nom de rue aux Gravelliers. Elle doit son nom à des ouvriers employés à l'extraction des graviers ou à des industriels fabriquant la cendre gravelée, mordant à base de potasse pour la préparation du lainage. Plusieurs historiens attribuent le nom de la rue à un boucher nommé Gravelier qui y habitait.

N° **2**. Maison ancienne et curieuse. Jeter un coup d'œil sur les numéros : 4, 6, 8 et 7.

N° **14**. Cabaret du XVIe siècle, à l'enseigne du Lion d'Argent.

N° **16**. Maison du chimiste Cadet de Vaux. (A mon Oncle.)

N° **13**. A la Vierge. Statuette du commencement du XIXe siècle.

N° **19**. **Passage des Gravilliers** (1829) menant 10, rue Chapon.

N° **23**. Porte et imposte.

N° **24**. **Cour de Rome**. Existait en 1382 sous le nom de rue aux Cordiers, puis cul-de-sac du Puits-de-Rome (en partie). La cour a une issue 9, rue des Vertus, et une autre 7, rue au Maire. Dans la première cour à droite en entrant par le passage venant de la rue des Gravilliers, vieil hôtel avec bustes et ferrures d'appui de fenêtres.

N° **26**. **Passage Alombert** (1847). Nom de propriétaire.

N° **34**. **Passage Barrois**. Nom de propriétaire.

N° **42**. Façade assez intéressante.

N° **31**. Curieuses mansardes.

N° **44**. Escalier en fer forgé. M. Pessard dit que là était sous Napoléon III le siège de la Société secrète, l'Internationale, d'où partit le mouvement communaliste de 1871, et dont les principaux membres composèrent le Comité Central.

N° **45**. Hôtel avec sculptures.

N° **60**. Vieille maison. Le 57 est à pignon.

N° **70**. Petit hôtel d'Estrées. Jolie façade avec sculptures. Mascarons. Cour octogonale.

N° **72**. Enseignes modernes.

N° **69**. Porte à clous et restes de l'hôtel d'Estrées bâti par le grand-père de Gabrielle qui y habita. Le bâtiment à droite dans la cour est du XVIe siècle. Vieille niche dans la cour.

N° **71**. Hôtel du XVIIIe siècle. (Ferrures.)

N° **88**. Maison où furent arrêtés Joyant, Burban et Dutry, complices de Cadoudal, qui fut le véritable instigateur de la machine infernale qui menaça les jours du Premier Consul.

N° **75**. Vieille maison. Mansarde.

Rue Chapon.

S'appelait rue Capon au XIIIe siècle. On appelait capon, sous Philippe le Bel, tout membre de la Communauté des Juifs et le mot venait de capo (chapon). La partie ouest de la rue, entre la rue St-Martin et la rue Beaubourg, s'appelait avant 1851 rue du Cimetière-St-Nicolas, à cause du cimetière dont elle longeait les murs et qui s'étendait entre la rue et la rue de Montmorency.

N° **64**. Vieille maison.

N° **47**. Orné d'un mascaron ainsi que le 45. Ces maisons dépendaient du couvent des Carmélites en 1617.

N° **62**. Vieille porte ornée d'un mascaron.

N° **56**. Grande lanterne de ferronnerie servant d'enseigne à un hôtel meublé.

N° **35**. Curieux escalier dans la cour.

N° **37**. De ce point jusqu'au 27 (coin de la rue Beaubourg) se trouvait le cimetière de St-Nicolas-des-Champs.

N° **38**. Au Chapon (enseigne). Vieille maison.

N° **22**. A l'apparence d'un ancien hôtel.

N° **16**. Hôtel de Mme de Mandeville, née de La Millière, d'abord novice à Provins, puis dame galante sous Louis XV.

* N° **13**. Hôtel des archevêques de Reims, puis des évêques de Châlons. Un de ceux-ci, M. de Marchaumont, le céda en 1619 aux Carmélites qui s'étendirent jusqu'à la rue Beaubourg et au delà. La chapelle des Carmélites était à l'angle nord-est de la rue de Montmorency et de la rue Beaubourg. Le couvent fut démoli en 1790. (Porte et consoles. Voir la cour avec un très beau balcon et deux escaliers intéressants.) Enseigne peinte : Au bon

Cru, sur la devanture du marchand de vin qui occupe le rez-de-chaussée du 13 sur la rue.

N° **9**. Curieuses fenêtres au quatrième.

N° **4**. Porte avec fronton. Le 4 et le 2 sont des dépendances de l'hôtel où habita Jean Bart. (Entrée 115, rue du Temple.)

N° **5**. Porte sculptée. Consoles.

Rue de Montmorency (1215).

Doit son nom à la famille de ce nom qui y avait son hôtel. La partie Est, entre la rue du Temple et la rue Beaubourg, s'est appelée jusqu'en 1768 rue Courtauvillain (altération de Cour-aux-Vilains). La rue fut dite de la Réunion de 1793 à 1806. Mme de Sévigné habita la rue Courtauvillain avant d'aller à Carnavalet.

*N° **5**. Hôtel Montmorency (1215 à 1627). Construit par le connétable Mathieu et habité par ses successeurs jusqu'à l'exécution du dernier rejeton (1627). Nicolas Fouquet y habita alors qu'il n'était que procureur général (1652). Dans la cour fronton triangulaire couronnant tout le deuxième étage, décoré d'un motif Louis XV. Balcon. Escalier.

N° **8**. Emplacement d'un petit hôtel Montmorency, aujourd'hui disparu. (École primaire communale.)

Toutes les maisons du côté pair, à partir du 10, jusqu'à la rue Beaubourg dépendaient jadis de l'ancien hôtel des évêques de Châlons qui devint couvent des Carmélites. L'entrée était devant le 17.

N° **9**. Ancien hôtel. (Mascarons. Consoles.)

N° **11**. Fut, dit-on, habité par le poète Gresset, qui en tout cas était en 1793 un des habitants de la rue.

N° **13**. Comptoir Joseph Alleman et Hartzfeld sous le premier Empire. Aujourd'hui Comptoir Lyon-Allemand.

N° **17**. Derrières de l'hôtel de Louis de La Palu, comte de Bouligneux, puis hôtel d'Halvil. (Voir 28, rue Michel-le-Comte.)

N° **37**. Vieille maison. Curieuses fenêtres. Enseigne de graveur.

N° **43**. Vieille maison.

N° **42**. Au Soleil d'Or. (Enseigne peu intéressante.)

* N° **51**. Maison dite du Grand Pignon. Curieuse inscription en caractères gothiques qui nous dit que les laboureurs, logés en payant dans cette maison, étaient tenus de dire tous les jours une patenôtre et un Ave Maria pour les pauvres pécheurs trépassés. Maison ayant appartenu à Nicolas Flamel et à sa femme Pernelle en 1407. Ce Flamel était un écrivain, et libraire juré de l'Université de Paris. Il tenait une école, et très riche, passait pour avoir découvert la pierre philosophale. Il fut un des créateurs de l'Hospitalité de nuit, et contribua largement à la réédification de l'église St-Jacques-la-Boucherie. L'inscription primitive de 1407 a été restaurée en 1900 par la Ville, comme nous le dit la plaque posée sur cette intéressante maison. Le pignon qui était orné de sculptures a disparu au XVIIIe siècle. (Dans la petite cour, petite niche et moulures du XVe siècle; dans les boutiques qui occupent le rez-de-chaussée, poteaux anciens.) En mourant, Nicolas Flamel légua cette maison et tous ses biens à l'église St-Jacques-la-Boucherie.

N° **50**. Vieille maison. (Descendons quelques pas la rue St-Martin pour prendre la rue du Grenier St-Lazare.)

Rue du Grenier-St-Lazare.

S'appelait Garnier-de-St-Ladre en 1250. Elle avait parmi ses habitants un nommé Garnier. De Garnier on a fait peu à peu Grenier, et de St-Ladre St-Lazare. Presque toutes les maisons sont anciennes et curieuses. Dans cette rue se trouvait encore sous le premier Empire, un théâtre bourgeois, comme il y en avait d'autres semblables dans plusieurs autres quartiers (comme le théâtre de l'Estrapade, de la Boule-Rouge, de la rue St-Sauveur, de la rue des Amandiers, du cul-de-sac des Peintres). Au XVIIIe siècle il y avait 160 scènes à Paris. Tous les théâtres bourgeois furent fermés en 1807. Piron habita la rue.

N° **36**. Au Lion d'Or.

25. Ferrures. Les 23 et 19 sont anciens et assez curieux.

N° **24**. Mascaron. Le 14 est ancien. Le 7 est du XVIIe siècle.

N° **5**. Balcon. Rampe d'escalier. Au fond de la cour pavillon surmonté d'un fronton avec les attributs de la franc-maçonnerie. Habité par le peintre Auguste Charpentier en 1808. Maison dite de Buffon dans le quartier (?)

N° **4**. Porte avec mascarons et motif décoratif élégant. Escalier Louis XVI, très pur.

Rue Michel-le-Comte.

Doit son nom à un Comte Michel qui y vivait au XIVe siècle. De 1793 à 1806 la rue s'est appelée Michel-le-Pelletier. D'Alembert y passa son enfance chez un vitrier. C'est par allusion à cette rue qu'on entend par-

fois dire : « Ça fait la rue Michel » ; ce qui signifie : « Ça fait le compte » (Michel-le-Comte).

N° **36**. Emplacement d'un cabaret fameux au XVIIe siècle, qui, dit-on, était fréquenté par Mezeray. Ce cabaret a disparu en 1906 et la curieuse enseigne : « Au bon Puits » en a été transportée à Carnavalet.

N° **30**. Belle porte.

* N° **28**. Hôtel d'Halvil (1787). Antérieurement hôtel Bouligneux, puis hôtel du prince Estherhazy, ambassadeur de Hongrie. (Colonnes. Frontispice et sculptures intéressantes. Bas-reliefs sous la voûte d'entrée.)

N° **27**. Au fond de la cour restes d'un hôtel Crillon, puis hôtel Meyrat (1728).

N° **25**. Restes de l'hôtel Lemaître (1728).

N° **23**. Restes de l'hôtel Ferlet (1728).

N° **21**. Maison de l'architecte Verniquet (1774), auteur d'un grand plan de Paris qui demanda vingt-huit années de travail et fut terminé en 1796, à l'hôtel d'Angivillers, près de l'Oratoire, où Verniquet avait transporté le bureau du Plan.

N° **22**. Maison de Dubois-Crancé qui vota la mort de Louis XVI et fut ministre de la Guerre sous le Directoire.

N° **19**. Lenoir de Mézières, payeur de rentes (1750).

N° **16**. Escalier en fer forgé. Puits et cadran solaire dans la cour.

N° **12**. Dans la cour maison intéressante. Escalier en fer forgé.

N° **1**. Vieille maison au coin de la rue du Temple.

Dans la rue Michel-le-Comte se trouvait au commencement du XVIIe siècle le jeu de paume dit de la Fontaine, où se tenait un théâtre de comédie qui fut fermé en 1633.

Rue du Temple.

(Partie comprise entre la rue Rambuteau et la place de la République.)

La partie sud (depuis la rue St-Merri jusqu'à la rue des Handriettes) s'appelait la rue Ste-Avoie. Elle a été réunie en 1851 à la rue du Temple. La rue du Temple proprement dite allait au XIIe siècle de la rue des Haudriettes à l'entrée du Temple : elle fut prolongée jusqu'au boulevard à la fin du XVIIe siècle.

N° **62. Passage Ste-Avoie** (1828) allant 8, rue Rambuteau. Entrée de l'hôtel du connétable Anne de Montmorency. Là, jadis, se trouvait la maison Maigret où le roi Henri II consentit à subir un interrogatoire, le 21 juillet 1556, devant le connétable de Montmorency en faveur de Jean de Brosse. Le roi donna la maison par la suite au connétable, qui y mourut des suites des blessures reçues à St-Denis (1567). Henri III y dansa aux noces du duc d'Epernon. L'hôtel fut possédé ensuite par le président Antoine de Mesmes. Banque de Law. Recette générale des finances (1785). Bureaux des Droits réunis sous le premier Empire. En 1804, Musée des Aveugles, fondé par Valentin Haüy (1804 à 1806). Cet hôtel dit de Montmorency ou de Mesmes a été détruit par le percement de la rue Rambuteau, qui a également fait disparaître, à côté de l'hôtel de Mesmes, l'hôtel de Marillac (1713) qui en 1770 était possédé et habité par J. Charles Godefroy, duc de La Trémoïlle et de Thouars, pair de France.

* N° **71.** Hôtel de St-Aignan, bâti en 1660 par Le Muet pour Claude de Mesmes, comte d'Avaux. Acheté en 1700 par Beauvilliers, duc de St-Aignan. Hôtel de

Rochechouart-Mortemart (1739), d'Asnières (1787). Mairie de l'ancien VIIe arrondissement en 1812. Aujourd'hui envahi et divisé par le commerce. (Très belle porte. Cour avec pilastres corinthiens. Arrière-cour.)

N° **77**. Fenêtre assez curieuse à l'entresol. Au deuxième étage fronton demi-circulaire et écusson. Bouchotte y habitait en 1791.

* N° **79**. Hôtel de Montmort (1650), de Caumartin (?) (1713), de Rochechouart (1735), de Montholon (1789). (Mascaron. Très joli fronton dans la cour. Médaillon au-dessus de la porte d'entrée visible de la cour. Escalier en fer forgé.)

N° **72**. Ancien hôtel meublé de Ste-Avoie. (Vieille inscription.)

N° **83**. Assez curieuses fenêtres dans la cour.

N° **80**. Vieille boutique de triperie avec auvent et margelle.

N° **82**. Vieille maison à trompe au coin de la rue des Haudriettes (Visiter ici la rue des Haudriettes. Voir la notice plus bas.)

N° **84**. Fenêtres ornées de mascarons.

N° **86**. Maison à pignon, jadis à l'Image de la Croix-Blanche. Là se trouvait le cabaret de Lahire sous Louis XII.

N° **99**. Au Chalet suisse (enseigne moderne).

N^os **101** et **103**. Restes de l'hôtel de Montmorency dont la façade est au 5 de la rue de Montmorency.

N° **106**. **Impasse Ste-Avoie**. Jadis ruelle de la Tour-du-Noyer, puis impasse de l'Échiquier, nom qui lui venait d'une enseigne.

N° **113**. Dépendait du couvent des Carmélites de la rue Chapon avant 1790.

N° **115**. Jean Bart y habita. (Caducée sculpté.)

N° **114**. Le conseiller au Parlement Mayssat sous Louis XVI. (Porte.)

N° **118**. Monginot, maître des Comptes (1780). (Médaillon dans la cour.)

N° **122**. Balzac y habitait vers 1820.

N° **124**. (Visiter ici la rue Pastourelle dont la notice est plus bas après la rue.)

N° **126**. Le prince Bojidar Karageorgewitch, « ouvrier d'art », décédé en 1908, y avait son atelier.

N° **153**. Ancien grand bureau des Vinaigrettes (chaises à porteurs roulantes) au XVIIIe siècle.

N° **148**. Appartenait sous Louis XVI à Me Chassepot de Beaumont. (Visiter ici la rue Portefoin, dont la notice est plus bas à la suite de la rue.)

N° **157**. Cour. (Cadran solaire.)

Square du Temple, formé en 1865 par Alphand, dans lequel se trouve une médiocre statue de Béranger par Doublemard. Ce square occupe l'emplacement de l'hôtel du Grand Prieur et des jardins de cet hôtel qui étaient compris dans l'enclos dit du Temple.

Le Temple était jadis un vaste domaine fortifié avec de nombreuses constructions dont les plus importantes étaient l'église, et le donjon élevé en 1212, qui renfermait les archives et les trésors de l'ordre des Templiers. Henri III, roi d'Angleterre, avait habité le manoir du Temple, comme le « plus sûr séjour de Paris » et Philippe le Bel vint s'y réfugier pendant un soulèvement populaire. La puissance des Templiers, installés à Paris vers 1148, était très grande, et leur domaine dit du Temple fut saisi en 1307. Il passa aux mains de l'ordre de St-Jean de Jérusalem, appelé plus tard ordre des chevaliers de Malte, qui le possédèrent jusqu'à la Révolution. En 1667 le Grand Prieur Jacques de Souvré, fit

démolir les anciennes murailles, et vendit une partie des terrains au nord, terrains qui s'étendaient jusqu'au ruisseau de Ménilmontant et sur lesquels on ouvrit les rues de Malte, de Vendôme, d'Angoulême, etc. Il fit construire un nouvel et vaste hôtel, dit hôtel de M. le Grand Prieur, et le nouvel enclos fut entouré de murailles crénelées flanquées de tourelles. Cet hôtel du Grand Prieur fut le théâtre des plaisirs de Philippe de Vendôme, successeur de Jacques de Souvré. Des fameux dîners, égayés par l'abbé de Chaulieu, qui eurent lieu au Temple, vient l'expression : Boire comme un Templier. J.-J. Rousseau y logea en 1765, étant l'ami du Grand Prieur, qui était alors le prince de Conti. En 1781, le bailli du Temple, M. de Crussol, fit élever la Rotonde sur les dessins de Pérard de Montreuil. Le dernier titulaire du Prieuré fut le duc d'Angoulême, fils de Charles X, mais il n'eut pas le temps d'exercer ses fonctions. L'enclos était un lieu d'asile pour les insolvables et les criminels, et le Grand Prieur seul y exerçait la justice. On n'y payait pas d'impôts, ce qui explique pourquoi le Temple était devenu une véritable ville offrant mille avantages aux heureux habitants. De nombreux artisans, affranchis du droit de maîtrise, s'y étaient installés peu à peu et c'est là que fut créé l'article dit de Paris. L'ancienne Commanderie s'était donc singulièrement modifiée, aussi est-il nécessaire de se figurer ce qu'était devenu en 1792 ce redoutable séjour qui tient une si grande place dans l'histoire de Paris. (Les personnes désireuses de se rendre parfaitement compte du Temple à la fin du XVIIIe siècle, n'auront qu'à se rendre au musée Carnavalet pour étudier le plan en relief de 1783, don gracieux de M. le baron de Mesnard, et qui est au musée depuis 1908.)

En 1792 l'enclos du Temple formait un vaste territoire de 125 hectares représenté à peu près aujourd'hui par le quadrilatère compris entre la rue du Temple à l'ouest, la rue de Bretagne au sud, la rue de Picardie à l'est, et au nord par une ligne fictive parallèle à la rue Béranger. Cette ligne suivrait l'axe de la rue de la Corderie, dans sa première direction, passerait par l'extrémité nord de la cité Dupetit-Thouars, et aboutirait à la rue du Temple en face du débouché de la rue de Notre-Dame-de-Nazareth. On pénétrait dans cet enclos par une seule porte qui était située rue du Temple, vis-à-vis la rue des Fontaines, dans un angle rentrant de l'enceinte, entre deux grosses tours. Cette porte avait été reconstruite en 1650 et fut démolie vers 1810. On a retrouvé en 1906 les vestiges de ses fondations.

L'hôtel du Grand Prieur, attribué jusqu'en 1789 au comte d'Artois, occupait exactement l'emplacement de la partie ouest du square actuel, et s'ouvrait rue du Temple presque à l'angle de la rue de la Corderie (rue de Bretagne actuellement). Ce palais communiquait par un passage voûté avec la fameuse grosse Tour flanquée de quatre tourelles, contre laquelle était adossée la petite tour flanquée de deux tourelles. A la petite tour étaient appuyés les bâtiments du chapitre. Les bâtiments de l'ancienne commanderie comprenaient en outre une église, les restes d'un cloître, un cimetière où avait été enterré le bailli de Suffren, et divers autres bâtiments. En plus de ces importantes constructions du palais proprement dit, de ses dépendances, et des anciens bâtiments de la commanderie, l'enclos renfermait diverses propriétés particulières qui s'étaient élevées peu à peu sur ce territoire trop grand pour être utilisé par les seuls services du Grand Prieur. C'est ainsi qu'on y voyait

l'hôtel des Bains, jadis du Poirier, l'hôtel du Bel-Air, l'hôtel de Rostaing, l'hôtel de Chabrillan, l'hôtel de Boisboudran, l'hôtel de Guise, l'hôtel de Boufflers, l'hôtel de Vernicourt qui était dans la cour du chapitre, la Rotonde, des jardins, des rues, des cours, un jardin public, une boucherie, des écuries, etc.

Le 13 août 1792, la famille royale, qui avait campé pendant trois nuits dans le couvent des Feuillants, fut amenée au Temple, escortée de Manuel, procureur de la Commune, et de Pétion, maire de Paris. Provisoirement la famille royale fut logée dans la petite tour adossée à la grande Tour. Cette petite tour servait depuis peu d'habitation à M. Barthélemy, secrétaire archiviste de l'ordre du Temple. (Voir au musée Carnavalet différents objets provenant de ce logement.) Louis XVI ne fut transféré dans la grande Tour que le 30 septembre, et le reste de la famille le 26 octobre. On fit de grands travaux pour isoler la Tour et ce fut le citoyen Palloy, le démolisseur de la Bastille, qui fut chargé de ces travaux. Il établit un mur d'enceinte isolant la Tour des autres bâtiments du Temple. La Tour se trouvait exactement sur l'emplacement de la rue et des trottoirs de la rue des Archives, depuis l'aile nord de la mairie actuelle du IIIe arrondissement jusqu'à la grille du square. Louis XVI y resta jusqu'à son exécution. La reine fut transférée à la Conciergerie le 1er août 1793, et Madame Elisabeth quitta à son tour le Temple, pour l'échafaud, le 9 mai 1794. — Le 8 juin 1795, un enfant y mourut. Un procès-verbal annonça la mort officielle de Louis-Charles Capet, fils de Louis Capet, dernier roi des Francais, et de Marie-Antoinette d'Autriche. Qu'il nous soit permis d'ajouter que nous sommes personnellement convaincus très profondément que le Dauphin, confié aux Simon, n'est pas

mort au Temple, et que l'enfant mort le 8 juin 1795 n'est pas Louis XVII, mais un enfant substitué. Sans vouloir prendre ici une position dans cette troublante et mystérieuse question non encore résolue, rappelons seulement que, parmi tous les faux Dauphins, qui surgirent sous la Restauration et plus tard (il y en eut environ 70 sans compter celui des Iles Seychelles que M. Louis de Meurville nous a fait récemment connaître), un seul prétendant, Naundorff, dit le duc de Normandie, ne put jamais arriver à se faire juger. Quant à Madame Royale, la future duchesse d'Angoulême, elle fut échangée le 7 décembre 1795, contre quatre commissaires de la Convention, prisonniers des Autrichiens. Le Temple était vide.

Le 27 novembre 1908, la dernière fille du duc de Normandie et de la duchesse née Johanna Einert, la princesse Marie-Thérèse de Bourbon, est décédée à Delft en Hollande, où elle était considérée comme la petite-fille de Louis XVI. Le chef actuel de cette famille s'est marié légalement en France sous le nom de Jean de Bourbon.

Le Directoire fit du Temple une prison d'État qui subsista jusqu'en 1808. L'amiral Sidney Smith s'en évada. Pichegru y fut trouvé mort, mystérieusement étranglé. Les conspirateurs royalistes Brotier, Montlosier, La Ville-Heurnois, Cadoudal y furent enfermés ainsi que Toussaint Louverture, le général Moreau, le colonel de Ségur, le journaliste Langlois, Prosper de St-Elme, le vicomte de Blangy, Alexandre de Puisaye, un évêque Mgr de Maillé, etc., etc. Mais déjà les murs d'enceinte avaient été abattus, et la plus grande partie de l'enclos aliénée comme propriété nationale; la rotonde devint un marché et finalement la Tour du Temple fut rasée par un ordre de 1808 de Napoléon Ier et ainsi dis-

parut ce qu'Elleviou appelait : « l'Hôtel du malgré soi ». En 1814 l'hôtel du Prieuré fut un des quartiers généraux des Alliés. Louis XVIII le donna aux Bénédictines du St-Sacrement qui y demeurèrent jusqu'en 1848, époque où elles allèrent s'installer 20, rue Monsieur. Après avoir servi de caserne le prieuré fut détruit en 1854 et sur son emplacement on a ouvert le square.

N° **158** *bis*. **Rue Perrée** (1809). Cette rue qui se trouve toute entière sur l'emplacement de l'ancien enclos du Temple doit son nom au contre-amiral Perrée (1761-1800). Elle longe, dans sa partie est, le carreau et le marché du Temple, bien diminué à présent.

Le marché du Temple s'étendait primitivement sur le quadrilatère compris entre les rues Perrée, du Temple, Dupetit-Thouars et de Picardie. Il avait été établi sous le premier Empire sur les plans de l'architecte Molinos sur l'emplacement de l'église et de divers autres bâtiments de l'enclos du Temple. Ce marché était formé de quatre pavillons quadrangulaires, dont l'un s'appelait le Palais-Royal et était occupé par les marchandes à la toilette. Dans un autre, appelé le pavillon de Flore, se vendaient des objets de literie. Dans le troisième, dit du Pou-Volant, on vendait des vieilles ferrailles, toutes les épaves de la rue ramassées par les chiffonniers. Le quatrième, dit la Forêt-Noire, recélait des savates, des vieilles bottes éculées, des vieux sacs, etc. Derrière ces quatre carrés se trouvait la rotonde qui avait été élevée en 1781 par Pérard de Montreuil (emplacement du carreau actuel). Le général Santerre en avait été propriétaire et y était mort en 1809. Elle servait également de marché et était occupée encore sous Louis-Philippe par des fripiers et des regrattiers. En 1855 les vieux hangars recouverts de tuiles brunes firent place à une construc-

tion en fer qui n'occupait plus que l'espace compris entre les rues du Temple, Dupetit-Thouars, des Archives et Perrée, et la rotonde fut expropriée et démolie en 1863. La construction en fer de 1855, dans le goût des Halles Centrales, a été démolie en 1905 et sur son emplacement on a tracé en 1907 entre la rue Perrée et la rue Dupetit-Thouars deux nouvelles rues qui sont : la **rue Gabriel-Vicaire** qui doit son nom au poète (1843-1900), et la **rue Paul-Dubois** qui doit son nom au sculpteur français (1829-1905).

Il reste encore à l'est de la rue des Archives un marché du Temple, bien diminué, et derrière ce marché se trouve le carreau du Temple, « cette bourse officielle de la loque et du haillon ». Il est intéressant d'y aller faire un tour un matin entre neuf heures et midi. Derrière le carreau se trouve un marché ordinaire. Le carreau actuel et le marché qui est longé par la rue de Picardie sont sur l'emplacement de l'ancienne rotonde.

N° **183**. Rue des Fontaines. (Voir la note à la suite de la rue.)

N° **193**. Emplacement d'une maison de Mme Dubarry. Une porte communiquait avec une tribune placée dans la chapelle des Filles de Ste-Élisabeth.

* N° **195**. Église Ste-Élisabeth. Ancienne chapelle du couvent des Filles de Ste-Élisabeth fondé en 1614 et supprimé en 1790. Marie de Médicis posa la première pierre de la chapelle en 1618. Magasin à fourrages pendant la Révolution. Rendue au culte en 1810. Réparée en 1829. Portail à pilastres doriques et ioniques. Beaux fonts baptismaux. Dans le pourtour du chœur très intéressantes boiseries du XVIIe siècle. (Scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament.) Chapelle des catéchismes à gauche. Les bâtiments du monastère ont été en partie

détruits pour l'ouverture de la rue Ste-Élisabeth puis pour celle de la rue de Turbigo qui a fait disparaître l'ancien presbytère. Un passage réunissant la rue de Temple à la rue de Turbigo longe maintenant l'église au nord.

Du côté des chiffres impairs de la rue du Temple, la rue de Turbigo a fait disparaître par son passage le monastère des Pères de Nazareth fondé par le chancelier Séguier en 1630, et qui s'étendait entre la rue du Vertbois et la rue N.-D.-de-Nazareth. Du côté des chiffres pairs de la rue du Temple, à l'angle nord de la rue Béranger, se trouvait l'hôtel du marquis de l'Hospital qui était devenu sous le Directoire le Jardin de Paphos. Une partie de l'emplacement de cet hôtel est occupé aujourd'hui par les magasins : Au Pauvre Jacques. (Visiter ici la rue de Turbigo.)

Rue de Braque. (Entre les 68 et 70, rue du Temple.)

Les chevaliers du Temple y avaient une boucherie depuis 1182 et la commanderie en percevait encore les droits en 1789. C'est pourquoi cette rue s'est appelée rue de la Boucherie-du-Temple avant 1348. Elle doit son nom actuel à Germain de Braque, échevin, sous Charles VII. Cet échevin fut enterré dans la chapelle des Pères de la Merci qu'il avait fait construire. La rue de Braque ou de Brac, comme on disait jadis, était prolongée (sur l'emplacement des Archives) par la rue de la Roche, sur laquelle s'élevait l'hôtel de la Roche-Guyon, qui fut rasé pour faire place aux dépendances de l'hôtel de Guise.

N° **7**. Petit hôtel de Mesmes où habita en 1776 le ministre de Vergennes, qui fit reconnaître aux Anglais l'indépendance des État-Unis. (Porte.) Le petit hôtel de

Mesmes touchait jadis par derrière au grand hôtel de Mesmes, jadis de Montmorency (62, rue du Temple).

N° **3**. A pignon.

N° **1**. Emplacement de la chapelle des Pères de la Merci. (Voir 45, rue des Archives.)

N° **2**. Escalier en fer forgé. Hôtel de Bailleul au XVIIe siècle. La maison avait été construite par Duret, médecin de Charles IX et de Henri II.

* Nos **4** et **6**. Hôtel de Joseph Le Lièvre, marquis de La Grange (1690). Lebrun en fit les plafonds. La duchesse de Vicence l'habita en 1800. Hôtel Servant à la fin du XIXe siècle. Hôtel dit de Braque. Voir le bel escalier et la cour. Beaux balcons supportés par des consoles.

N° **8**. Belles boiseries de la porte.

Rue des Haudriettes.

(Entre le 82 et 84 de la rue du Temple.)

Jadis rue Jean-Lhuillier, du nom d'un propriétaire de la rue en 1293. S'appela rue de l'Échelle-du-Temple, à cause du pilori du Temple qui était situé au bout de la rue, du côté de la rue du Temple. C'était une échelle patibulaire, haute de 50 pieds, pour les criminels de la juridiction du Grand Prieur du Temple. En 1636 la rue fut dite rue de la Fontaine-Neuve. Avant 1881 elle s'appelait rue des Vieilles-Haudriettes. Jean Haudri, secrétaire de St Louis, s'arrêta en Galicie au retour de Palestine. Sa femme, attristée, fit vœu de chasteté et s'enferma dans sa maison avec des compagnes veuves : Haudri revint, et afin que sa femme fût relevée de son vœu, il offrit, malgré son grand âge, d'entretenir une communauté de douze pauvres femmes dans son propre

logis. Les Haudriettes, religieuses hospitalières, furent ainsi créées, et furent transférées, après la mort du ménage Haudri, rue de la Mortellerie. Le cardinal de La Rochefoucauld les convertit en 1662 en religieuses de l'Assomption et leur donna son hôtel qui occupait l'emplacement de l'Église de l'Assomption, rue St-Honoré, mais les religieuses continuèrent à posséder plusieurs maisons dans la rue des Haudriettes. Le peintre Boileau habita la rue.

N° **11**. Restes de l'hôtel de Trudaine (1718), conseiller d'État et prévôt des marchands, révoqué injustement par le Régent pour avoir refusé de tremper dans les spéculations du Mississipi. Avant l'hôtel appartenait aux Turgot de Ste-Claire.

N° **5**. Emplacement de la maison où Gavarni est né en 1804.

N° **2**. Au Bon Coin (enseigne et grille). Emplacement d'une ancienne maison appartenant à l'abbaye de St-Denis que le cardinal de Retz, en qualité d'abbé commendataire, vendit aux Lefèvre d'Ormesson et d'Eaubonne. En 1728 c'était l'hôtel Brodion.

N^os^ **4** et **6**. Hôtel de Boudeville au XVIIe siècle, de Maupeou (1760). (Au 4, mascaron et belle cour.)

N° **8**. Restes de l'hôtel de Lécuyer, sieur du Mesnil (1618). Lecomte, intendant des bâtiments du Roi (1640). Sauvage, payeur de restes au XVIIIe siècle.

N° **14**. Maison à pignon.

Rue Pastourelle (124, rue du Temple).

S'appelait rue Groignet en 1296 et Pastourel en 1331. La partie entre la rue des Archives et la rue Charlot s'appelait rue d'Anjou au Marais du XIVe siècle à 1877.

La rue doit son nom à Roger Pastourel, propriétaire.

N° **23**. Le culottier Biard, auteur de la *Carmagnole*, y demeurait en 1793. (Grille de marchand de vin.)

N° **17**. Escalier. (D'ici on a une très curieuse vue sur la ruelle Sourdis avec ses constructions surplombant, son ruisseau, ses bornes.)

N° **11**. Hôtel de Bertin, trésorier de la Marine au XVIIIe siècle. (Escalier. Consoles qui devaient supporter un balcon disparu.)

N° **5**. Restes d'un hôtel Montauglan sous Louis XIII. M. de La Vieuville (1709).

N° **1**. Vieille maison ainsi qu'au 2.

N° **6**. Porte.

Rue Portefoin.

(Entre le 146 et le 148 de la rue du Temple.)

S'est appelée rue des Poules en 1280, des Poulies, Jean-Portefin, du nom d'un notable habitant, et par corruption Portefoin. Pendant quelque temps, au XVIIe siècle, elle s'appela rue des Bons-Enfants à cause de l'hôpital des Enfants-Rouges qui fermait la rue des Enfants-Rouges (des Archives), au bout de la rue Portefoin, avant le prolongement de la rue des Archives vers le nord.

N° **19**. Famille parlementaire des Fraguier à la fin du XVIe siècle. Chassepot de Beaumont. A côté, au 17, se trouvait un hôtel de Sémonville.

N° **11**. Hôtel de Jacques de Portel, seigneur d'Ormoy, qui le vendit en 1642 aux administrateurs de l'hôpital du St-Esprit. Vélut de La Crosnière, conseiller à la Cour des Aides (1770), qui y possédait un très beau

cabinet d'histoire naturelle et de mécanique. (Très joli escalier de forme intéressante dans la cour à droite.)

N° **5**. Balcon. Les 5, 3 et 1 appartenaient à l'hôpital des Enfants-Rouges.

N° **2**. Emplacement de l'entrée de la chapelle St-Julien de l'hospice des Enfants-Rouges, dont la nef s'étendait sur l'emplacement du 72 actuel de la rue des Archives. L'hôpital des Enfants-Rouges avait été fondé en 1536 pour des petits orphelins par Marguerite de Valois, sœur de François Ier. Cet hôpital fut supprimé en 1772 et les enfants transférés aux Enfants-Assistés de la rue d'Enfer. Au 2 se trouvait une caserne en 1808.

N° **6**. Leduc de Villevaudé en était propriétaire sous Louis XV. (Escalier.)

N° **12**. Emplacement de l'hôtel de Turgot, prévôt des marchands (1730). Son fils, le ministre de Louis XVI, y habita.

N° **14**. Restes de l'hôtel Le Tonnelier de Breteuil. Comte de Froulay.

N° **16**. Emplacement d'un hôtel Fieubet, puis Lefebvre de Caumartin.

Rue des Fontaines.

Existait au commencement du xve siècle. Elle s'appela rue des Fontaines-du-Temple et aussi rue des Madelonnettes à cause du couvent qui y était situé.

N° **1**. Vieille maison, à l'enseigne de Jacques Molay.

N° **3**. Date de Henri IV. Escalier à balustres de bois.

N° **7**. Ancienne hôtellerie du Grand-Cerf. On voit encore la grande enseigne au-dessus de la porte d'entrée à l'intérieur.

N° **9** et **11**. Hôtel avec cour semi-circulaire au 9. (Mascaron.) Les 9 et 11, qui sont séparés maintenant, ont servi jadis de prison, comme dépendances des Madelonnettes.

N° **13**. Restes d'un hôtel où habita un Montmorency sous Henri IV.

N° **15**. Logement de la supérieure des Madelonnettes ou Filles Repenties. Ces religieuses furent transportées dans la rue des Fontaines en 1620 par la sœur du cardinal de Gondi. L'ordre avait été fondé en 1618 par Robert de Montry dans sa maison du carrefour de la Croix-Rouge. Le couvent était en face du 15 de la rue des Fontaines. L'église des Madelonnettes, dédiée à Ste Madeleine, se trouvait sur l'emplacement de la rue de Turbigo en face des numéros 67 et 69 actuels : la première pierre en avait été posée en 1680. En 1629 la garde des vierges folles fut confiée aux Visitandines, remplacées par les Bénédictines en 1671, les Ursulines en 1677, et en 1723 par les religieuses de N.-D. de la Charité connues sous le nom de Dames de St-Michel. Le couvent, supprimé à la Révolution, devint une prison politique en 1793, prison de femmes de 1795 jusqu'en 1838 et maison d'arrêt jusqu'à sa démolition en 1866. Là furent enfermés l'abbé Barthélemy, le président Sallier, M. de Boulainvilliers, Richard, le concierge de la Conciergerie, et de nombreux acteurs (Dazincourt, Mlles Clairon, Contat, Mézerai, etc.). Ninon de Lenclos y fut enfermée par lettre de cachet.

N° **17**. Vieille maison et pavillon à fronton triangulaire au fond de la cour.

N° **6**. Enseigne du Cerf en relief.

Rue de Turbigo.

(Partie comprise entre la rue du Temple
et le boulevard Sébastopol.)

Commencée en 1854 et achevée en 1858. Nom en mémoire de la victoire de 1859. Cette rue a fait disparaître le couvent des Pères de Nazareth, le couvent des Madelonnettes, les petites rues Henri-Ier, St-Hugues, St-Marcoul, St-Paxent, qui se trouvaient vers l'endroit ou la rue Réaumur coupe la rue Turbigo, la rue du Grand-Hurleur, jadis rue du Pet, qui allait de l'ancienne rue Bourg-l'Abbé, à la rue St-Martin, etc.

N° **85**. Habité par Mme Camille Pert, littérateur.

N° **70**. **Rue Ste-Elisabeth** (1807), sur l'emplacement de l'ancien couvent des Filles de Ste-Elisabeth (1694-1790). Au 12, Ecole de dessin Germain-Pilon.

N° **69**. École Turgot. Se trouvait en 1839 rue du Vertbois 17, et s'appelait École primaire supérieure de la Ville de Paris. Reconstruite sur l'emplacement actuel de 1866 à 1873 avec une autre entrée 3, rue du Vertbois.

N° **59**. **Rue Montgolfier** (1816). Le tronçon entre la rue Ferdinand-Berthoud et la rue du Vertbois n'a été ouvert qu'en 1826. Nom en l'honneur de Michel Montgolfier (1750-1810) et de son frère Etienne (1745-1799), inventeurs de la montgolfière. La rue longe l'École Centrale.

L'École Centrale des Arts et Manufactures a été construite de 1878 à 1885 par l'architecte Demiduid Denfer. Elle avait été fondée en 1829 dans l'hôtel de Juigné (5, rue de Thorigny). L'école actuelle se trouve sur l'emplacement de l'ancien Carré St-Martin, marché privi-

légié que les religieux du prieuré de St-Martin-des-Champs avaient fait établir en 1766 par l'architecte Dobilly. On y entrait du côté de la rue au Maire par la rue du Roi-Philippe. Le Carré St-Martin fut remplacé en 1807 par le Marché St-Martin construit par l'architecte Petit-Radel. Reconstruit en 1825 il fut supprimé en 1854. On avait reconstruit dans la cour de l'École Centrale l'ancienne fontaine du Carré St-Martin, mais cette fontaine a disparu.

Au 12 de la rue Montgolfier s'ouvre la **rue Borda** (1816) qui doit son nom à J.-C. Borda, mathématicien, physicien et marin distingué (1733-1799).

Au 1 de la rue Montgolfier s'ouvre la **rue Ferdinand-Berthoud** (1816). Nom en mémoire du célèbre horloger suisse (1727-1807).

N° **57. Rue Conté** (1817). Cette rue a fait disparaître la place et la rue St-Vannes qui avaient été formées en 1780 sur l'enclos de l'Abbaye. Nom en l'honneur de Nicolas-Jacques Conté (1755-1805), qui fut un homme universel. Il contribua à la création du Conservatoire des Arts et Métiers, dirigea l'école d'aérostiers de Meudon, créa des fabriques et des industries de toutes sortes en Egypte, fut peintre, chimiste, mécanicien et inventeur des crayons qui portent encore son nom.

N° **57**. Sur la façade de cette maison moderne, statue colossale d'un goût douteux et fantaisiste. Un peu plus bas nous pourrons heureusement admirer le chevet si curieux de St-Nicolas-des-Champs.

N° **37**. Hôtel du Chariot d'Or, bâti sur l'emplacement de l'auberge du même nom fondée au XIVe siècle et qui était située rue du Grand-Hurleur.

La rue de Turbigo coupe la rue Réaumur.

Rue Réaumur.

(Partie comprise entre le boulevard Sébastopol et la rue du Temple) (1851).

La partie entre la rue St-Denis et la rue Montgolfier s'appelait rue Royale-St-Martin avant 1851 ; la partie entre l'ancien marché St-Martin et la rue Volta était la rue du Marché-St-Martin avant 1851. Entre la rue Volta et la rue du Temple, la rue nouvelle a absorbé la rue Phélippeaux (1397) qui s'était appelée rue Frépiant, Frapant, Fripant au XVIIe siècle, Phélipot, Philipot, et enfin Phélippeaux jusqu'en 1858. Nom actuel en l'honneur du mathématicien, qui fut directeur du Conservatoire des Arts et Métiers et l'inventeur du thermomètre (1795-1880).

N° **35**. En face nous avons une très belle vue sur l'église St-Martin-des-Champs, la tour carrée romane, et la vieille chapelle qui y est adossée.

N° **50**. **Rue du Général-Morin** (1780). S'appela rue de Breteuil avant 1884. Nom en l'honneur du mathématicien, ancien directeur du Conservatoire des Arts et Métiers (1795-1880). Cette rue longe le très curieux chevet de St-Martin-des-Champs. Au 15, vieille maison.

N° **44**. **Rue Vaucanson** (1816). Nom en l'honneur du célèbre mécanicien (1709-1782). Cette rue passe entre l'École Centrale (ancien Carré St-Martin) et le Conservatoire des Arts et Métiers. La galerie moderne du Conservatoire, où se trouve installé depuis 1905 le Musée de prévention des accidents du travail, est de l'architecte Ancelet. Les bâtiments en brique et pierre avec frontons sculptés sont du XVIIIe siècle.

N° **27**. **Rue Bailly**. Ouverte en 1765 sur la Cour St-Martin et modifiée en 1858. Le petit pâté de maisons qui se trouve au nord de la rue Bailly et qui est contourné par elle occupe l'emplacement des petites rues Henri-Ier, St-Paxent, St-Marcoul, St-Hugues, Japy. Ces petites rues ont disparu en 1858 lors du percement de la rue de Turbigo. La rue Bailly doit son nom au bailliage de St-Martin-des-Champs. Au 1 enseigne des Trois Bouteilles. Au 7 se trouve la grosse tour de l'angle sud-est de l'enceinte du prieuré de St-Martin-des-Champs. L'intérieur de la tour sert actuellement de cage d'escalier. Il est intéressant d'y monter et de constater que la moulure à feuillages du XIIIe siècle qui décore la courbure extérieure de la tour (moulure visible dans un petit corridor au sommet) est analogue à celle de la tour du Vert-Bois. En regardant par les fenêtres de l'escalier on voit le revêtement ancien de la vieille Tour, qui est malheureusement noyée dans des constructions parasites.

N° **2**. Plaque qui nous rappelle l'ancienne rue Phélippeaux, dont quelques maisons subsistent entre la rue du Temple et la rue Volta du côté des chiffres pairs de la rue Réaumur.

Rue de Bretagne.

La partie entre la rue du Temple et la rue de Beauce était la rue de la Corderie. Elle fut réunie en 1851 à la rue de Bretagne qui avait été tracée sur la culture du Temple en 1626 et qui elle-même avait porté le nom de rue de Bourgogne entre la rue de Beauce et la rue de Saintonge, au XVIIe siècle.

N° **71**. Enseigne : A l'Ancien Cocher.

N° **65**. Enseigne peinte de marchand de vin.

N° **57**. Décoré d'un fronton. Fut un ancien hôtel ayant appartenu aux d'Entragues, aux Sourdis, au comte de Verdon et au marquis de Varenne en 1755. Brasserie sous le Directoire. Le Musée du Travail et de l'Industrie y est installé depuis 1904, dans un bâtiment du fond. (Peu intéressant à visiter pour les amateurs du Vieux Paris.) (Escalier à balustres de bois.)

N° **55**. Emplacement d'un poste militaire, lorsque le Temple servait de prison à Louis XVI.

N° **49**. Dépendait jadis de l'hospice des Enfants-Rouges. Ancien concert dit de La Lisette. Actuellement Cinématographe (1908).

N° **62**. **Rue Caffarelli** (1809). Suit à peu près le tracé d'une partie de l'ancien mur de clôture orientale du Temple. Nom en mémoire du général Caffarelli (1756-1799). Au 6, sur le toit, enseigne-girouette du Petit Moulin.

N° **60**. Vieille maison ainsi qu'au 58.

N° **45**. **Rue de Beauce** (1626). Mlle de Scudéry l'habita ainsi que l'abbé Léger, le collaborateur de Désaugiers. Au 16 s'ouvre la curieuse **rue des Oiseaux** (1618) qui est restée voie privée. Au 1 de cette rue des Oiseaux se trouve la Vacherie des Enfants-Rouges, véritable étable en pleine ville, que les amoureux du Vieux Paris nous pardonneront d'avoir indiquée ici.

N° **48**. Rue de Picardie. (Voir la notice à la suite de la rue de Bretagne.)

* N° **41**. Marché des Enfants-Rouges (1628). Appartenait jadis aux Cassini. M. Pessard, dans son *Dictionnaire historique de Paris*, dit qu'il appartient depuis 1772 à la famille de Geoffroy d'Assy. C'est un des coins les plus pittoresques du Vieux Paris, et le type des marchés populaires au XVIIIe siècle. Il est entouré de trois côtés

par des maisons ouvrières de six étages. Au bas de l'escalier qui porte la lettre B, dans le bâtiment du fond, vieux puits. Le marché devait son nom à l'hôpital voisin des Enfants-Rouges.

N° **39**. Vieille maison accolée au marché, avec enseigne de ressemeleur.

N° **36**. Au Coing d'or (1745). (Enseigne et grille.)

N° **29**. Assez curieux ainsi que le 11.

N° **6**. Petite maison avec mascarons qui fut habitée par l'éditeur Cramoisy (1610).

N° **1**. Orné de sculptures et de bas-reliefs. Fut un hôtel de Tallard.

N° **2**. Emplacement d'un ancien hôtel appartenant, au XVIIIe siècle, à M. de La Brosse, marquis de Ponceau.

La rue de Bretagne aboutit rue Vieille-du-Temple et coupe perpendiculairement les rues Charlot, de Saintonge et Debelleyme que nous allons visiter successivement.

Rue de Picardie.

Naguère rue de Beaujolais-du-Temple entre la rue de Bretagne et la rue du Forez. Cette partie avait été ouverte en 1626, année où Marie de Montpensier apporta en dot le Beaujolais à Gaston d'Orléans. La partie entre la rue du Forez et la rue Dupetit-Thouars fut créée en 1805 sous le nom de place de la Rotonde-du-Temple. De 1798 à 1814 la rue de Beaujolais s'appela rue des Alpes. Avant 1860 on disait rue de Beaujolais-du-Temple. Ce n'est qu'en 1867 que toute la rue a pris le nom de rue de Picardie.

N° **3**. Vieille maison qui date de l'ouverture de la rue.

N° **11**. Vieille maison ainsi qu'au 13, etc.

N° **26**. Au Coq Hardi.

N° **22**. Cour du Commerce.

N° **18**. Maison d'Anaïs Ségalas, femme poète, née en 1813.

N° **6**. Hôtel du Vieux Saule (assez curieux), etc.

Rue Charlot.

La partie entre la rue Béranger et la rue de Bretagne existait en 1626 sous le nom de rue d'Angoumois. Ce tronçon fut peu après appelé rue Charlot. En 1795, par suite d'un échange de terrain négocié par Claude Bosc, prévôt des marchands, le Grand Prieur et les religieux du Temple, la rue Charlot fut prolongée jusqu'au boulevard, et ce nouveau tronçon porta quelque temps le nom de Claude Bosc. En 1852 on a ajouté à la rue Charlot la rue de Berri, qui datait de 1626, et qui allait de la rue de Bretagne à la rue de Poitou, et la rue d'Orléans qui allait de la rue de Poitou à la rue des Quatre-Fils. La rue doit son nom au financier Claude Charlot qui fit bâtir ses premières maisons au XVIIe siècle. Lazare Carnot habita la rue au 27 (ancien). Pigalle habitait le 47 (ancien) en 1820.

N° **3**. **Ruelle Sourdis** qui dépendait de l'hôtel Sourdis au XVIIe siècle. Cette ruelle est très curieuse avec ses bornes, ses grilles et son ruisseau au milieu. Elle tourne à angle droit.

N° **5**. Restes de l'hôtel de Sourdis qui en 1650 appartenait au cardinal de Retz. M. de Grüyn, cabaretier enrichi. Le marquis de Cambis (1766). Hôtel d'Ormesson (1789). (Caves curieuses.)

N° **7**. Hôtel de Brévannes (1789) ayant appartenu en 1634 à Claude Corneille, secrétaire du roi.

* N° 6. Église St-Jean-St-François-d'Assise, fondée par Athanase Molé, frère du président Mathieu Molé, grâce aux libéralités de M. d'Argenson, lieutenant général de police. C'était l'ancienne chapelle St-François des Capucins du Marais de 1622 à 1790. Le couvent qui fut vendu en 1790 s'étendait entre la rue des Quatre-Fils et la rue du Perche, sur l'emplacement d'un ancien jeu de paume qui existait encore au début du règne de Louis XIII. Après la Révolution le clergé de l'ancienne église St-Jean-en-Grève fut transféré en 1801 à la chapelle des Capucins, mais pour ne pas laisser périr le souvenir de l'antique sanctuaire son vocable fut transféré à la nouvelle église qui devint église St-Jean-St-François. On a rétabli dans cette église en 1867 la fête et l'association dites de la Réparation, qui avaient subsisté pendant 500 ans à St-Jean-en-Grève et aux Billettes en souvenir du miracle de 1290. (Voir église des Billettes, rue des Archives.) Voir dans une chapelle de gauche la copie du tableau original du miracle de la Ste-Hostie, tableau qui avait été confié à St-Martin-des Champs jusqu'à la Révolution et qui, en 1890, était dans la collection de M. le comte Lair. Dans la nef centrale les grands tableaux qui racontent l'histoire du miracle ne sont pas en tapisserie et sont des médiocres toiles peintes. Les stalles du chœur proviennent de l'église des Billettes. A gauche du chœur se trouve une magnifique statue de St Francois d'Assise par Germain Pilon. Celle qui se trouve à droite est de Jacques Sarrazin et représente St Denis. Tableau d'Ary Scheffer : *les Pestiférés*. On montre dans la sacristie la chasuble qui aurait servi à l'abbé Edgewort de Firmont pour la dernière messe entendue au Temple par Louis XVI, le 21 janvier 1793. Toujours est-il que l'abbé Sibire, prêtre

assermenté et alors curé de St-François, dut fournir des ornements pour cette messe, sur la réquisition des commissaires du Temple. Au presbytère se trouve un fragment de l'habit de Ste Isabelle de France, sœur de St Louis et fondatrice de l'abbaye de Longchamp.

N° **8**. **Rue du Perche** (1626). Au 8, hôtel de Pomponne de Refuge, lieutenant général, qui devint l'hôtel du général marquis d'Arbouville qui périt sur l'échafaud en 1793. Au 7 *bis*, maison de Mme Scarron, alors qu'elle était veuve. Cette maison remaniée appartenait sous Louis XV à Eynard de Ravannes, grand maître des eaux et forêts. Elle possède encore cinq magnifiques plafonds peints. On peut en voir deux au rez-de-chaussée. Ceux du premier existent toujours mais sont cachés.

N° **8**. Hôtel de M. Turmeny; de M. Leleu, conseiller sous Louis XV. Regnault de St-Jean-d'Angély (1801). Le président Debelleyme. L'hôtel fut envahi en 1848. A côté se trouvait le petit hôtel Cambis.

N° **9**. Hôtel à double cour, remanié pour la location. Pierre de Gondi de Retz l'habita en 1652, puis il fut occupé par les Créqui, les Bligny (1678), les Marolles (1750), les Charnacé avant la Révolution. Nestor Roqueplan y habita.

N° **11**. Emplacement de l'hôtel de Moncheny au XVIIe siècle.

N° **12**. Hôtel de Brossier, trésorier des guerres. Actuellement école Ste-Thérèse. (Porte.)

N° **14**. Assez joli escalier en fer forgé.

N° **16**. **Rue de Poitou** (1626). A absorbé en 1877, entre la rue Vieille-du-Temple et la rue de Turenne, la rue de l'Oseille qui datait de 1694. Au 36 enseigne du Thermomètre. Les 34, 35, 10, etc., méritent un coup

d'œil. Au 7, école professionnelle de jeunes filles. Au 29, vieille maison à l'enseigne du Petit Moulin.

N° **21**. Vieille maison. Emplacement d'un hôtel Colbert de Maulévrier (1695).

N° **24**. Construit au commencement du XVIIe siècle par Robert Godefroy, receveur général des finances en Picardie. Hôtel du maréchal de Pérignon (1815). (Escalier.)

N° **28**. Hôtel de Bérancourt (1680). Le président de La Garde. Sa fille, qui épousa le marquis de Polignac, premier écuyer du comte d'Artois, le vendit à Brillon de St-Cyr, maître des comptes. (Cour et escalier.)

N° **33**. Jolie rampe en fer forgé au fond de la cour.

N° **36**. Vieille boutique.

N° **38**. Maison intéressante au fond de la curieuse impasse.

N° **35**. Entrée pittoresque du Marché des Enfants-Rouges.

N° **44**. Maison à pignon à l'enseigne des Trois Mousquetaires.

N° **50**. Hôtel de l'Écluse (1700). Le président de Maupeou (1715.)

N° **56**. Ferrures et petit escalier à droite dans la cour.

N° **57**. Hôtel du marquis de Boulainvilliers, prévôt de Paris. Là, fut élevée Mme de Lamotte, la fameuse aventurière de l'affaire du Collier. Elle descendait d'un fils naturel de Henri II.

N° **59. Rue du Forez** (1626). Sur les terrains des cultures du Temple. Elle venait butter à son extrémité ouest contre les murs du Temple. Le 6 fut possédé par le poète Sedaine.

N° **58-60**. Hôtel dit à tort du chevalier Bayard. Fut possédé en 1728 par Durey de Sauroi, marquis du Terrail, qui le laissa à son neveu le duc de Cossé-Brissac,

gouverneur de Paris. Le baron de Wenzel l'acheta en 1775, puis cet hôtel fut abîmé par M. Durand, ancien notaire. (Bas-relief au 60.)

N° **63**. Façade sculptée.

N° **62**. Hôtel du colonel de Bragelogne. La marquise des Reaulx (1763). Michel de Wenzel, oculiste et baron du St-Empire. (Escalier à droite dans la cour entre les deux colonnes.)

N° **64**. **Rue de Normandie** (1696). Il est intéressant de jeter un coup d'œil sur le 12, sur le 10 qui est très curieux, sur la cour du 6, sur le 9.

N° **70**. Inscription ancienne : Rue Charlot.

N° **83**. Emplacement d'un hôtel qui a été malheureusement démoli en 1904 et qui avait été bâti à la fin du XVIIe siècle. Le munitionnaire Fargès. Hôtel de Louis de Mascrani, maître des requêtes (1758). Son fils, François de Mascrani, marquis de Paroy (1756). Grosdidier, bourgeois de Paris et fournisseur des vivres, acheta l'hôtel Mascrani en 1785 et l'hôtel s'appela alors hôtel des Vivres. Vendu en 1793 au citoyen Moreau. Les jardins furent vendus en 1842. Démoli en 1904. On a construit sur son emplacement une maison qui s'ouvre 2, rue Béranger.

N° **74**. Au Panier fleuri (Enseignes).

N° **85**. Restaurant Bonvalet qui n'était qu'un petit cabaret en 1830. Il occupe une partie des jardins du Café Turc qui eut son heure de célébrité, quand le boulevard du Temple était à la mode. En face était le Cadran Bleu qui existait déjà au XVIIIe siècle.

Rue de Saintonge (1626).

La partie entre la rue de Bretagne et la rue de Poitou s'appelait rue de la Marche, la partie entre la rue de Poitou et la rue du Perche s'appelait rue de Touraine. Ces deux rues ont été réunies à la rue de Saintonge en 1851. Merlin de Douai habita la rue de Saintonge.

N° **64**. Robespierre y habita d'octobre 1789 à juillet 1791.

N° **60**. Enseigne du fer à cheval sur la grille.

N° **49**. Vieille maison au coin de la rue de Normandie.

N° **41**. Fut habité par Boileau, peintre du duc d'Orléans.

N° **35**. Vieille maison ainsi qu'au 33.

N° **27**. Porte et mansardes du commencement du règne de Louis XIII. Voûte d'entrée assez curieuse. Entrepôt pour le transport des paquets dans Paris sous Louis XV.

N° **20**. Ancien hôtel avec fronton. Fut longtemps habité par la famille de l'abbé Legendre, chanoine de Paris, qui, par un legs accepté en 1746 par le Parlement, fonda des prix annuels pour tous les collèges de plein exercice de l'Université de Paris, et fut ainsi un des fondateurs du Concours Général.

N° **10**. Le fermier général Gigault de Crisenoy. Sortie 121, rue Vieille-du-Temple.

N° **8**. Cédé en 1655 par le marquis de Vaujour à Marie de Balzac, marquise de Clermont-d'Entragues qui revend à Rioult d'Ouilly. A gauche en entrant dans la cour (à l'escalier C) très joli escalier en fer forgé. A droite (escalier A) escalier Louis XIII à balustres de bois. Au-dessus de la porte d'entrée de cet escalier, jolie frise en pierre (oiseaux picorant des fruits).

N° 5. Dans la cour d'entrée se trouvent quatre belles colonnes doriques supportant un fronton, pilastres, etc.

N° 4. Bel hôtel du XVIIIe siècle avec jolies décorations. La place fut acquise, en 1611, par François Rousselet de Pierre Seilley et vendue, en 1612, à Nicolas Carel. Mlle Pastoureau en fit l'acquisition en 1665. Fontenailles, seigneur d'Auberède, en fit donation, en 1762, au fils du marquis de Vassé, alors mineur, et l'hôtel fut dit dès lors de hôtel de Vassé. Le Coutelier, comte de Listiers, en fit donation à sa femme, Louise de Couralerie, qui en disposait après la mort de son mari en 1745. Reconstruit en 1745. Propriété actuelle de Mme la vicomtesse Berthier.

(En remontant quelques pas la rue de Saintonge et en prenant la rue de Poitou nous tombons dans la rue Debelleyme.)

Rue Debelleyme.

Le nom de Debelleyme a été donné en 1865 à un groupe de plusieurs rues en l'honneur de L. Debelleyme, magistrat et préfet de police (1787-1862). La rue actuelle est formée par :

1° La rue Neuve-St-François (1620) qui est la partie comprise entre la rue de Turenne et la rue Vieille-du-Temple. Carnot y demeurait en 1805. Claude Perrault y logea.

2° La rue de l'Echaudé (1620) qui est la partie comprise entre la rue Vieille-du-Temple et la rue de Poitou.

3° La rue de Limoges (1626) qui est la partie comprise entre la rue de Poitou et la rue de Bretagne. Le conventionnel André Dumont y habitait au 6.

4° La rue de Périgueux (1697) qui est la partie comprise entre la rue de Bretagne et la rue de Turenne.

N° 5. Ancien hôtel. Belle porte avec têtes de lions. Escalier.

N° **7**. Petit hôtel d'Épernon de l'époque Louis XIII. Porte à clous. En face habitait Eugène Sue qui y composa le *Juif Errant*.

N° **16**. Bas-reliefs.

N° **20**. Forme un îlot entre trois rues. Appartenait au commencement du XVIIIe siècle à Robert Sanson, maître de la Chambre aux deniers.

N° **19**. Porte à clous et escalier Louis XIII à balustres de bois.

N° **24**. Porte à clous.

N° **30**. Maison à pignon. Le 36 est une vieille maison, etc.

Rue Vieille-du-Temple.

(Partie comprise entre la rue de Turenne et la rue des Francs-Bourgeois.)

N° **139**. Au Chat noir. (Enseigne peinte.)

N° **137**. Hôtel avec bas-reliefs et porte sculptée. Fut un hôtel de Tallard.

N° **127**. Maison à pignon.

N° **122**. Au Soleil d'or. (Grille.)

N° **123**. Enseigne de déménageur.

N° **110**. Dépendait de l'hôtel d'Épernon. (Boiserie de porte. Cour. Très bel escalier en fer forgé à gauche dans la cour.) Cet hôtel s'étend jusqu'au 9 de la rue Debelleyme.

N° **106**. Ancienne dépendance de l'hôtel d'Épernon. Appartenait en 1748 à Madeleine Le Couturier, dame de Mauregard et du Mesnil. Le marquis de Pange (1765). François Mégret de Serilly, trésorier payeur général des guerres (1776), qui périt sur l'échafaud. Confisqué et acquis par Nanteuil de la Norville (1793). Après plusieurs

changements de propriétaires, l'hôtel fut acquis par M. Lepileur. En 1846, M. de St-Albin, fondateur du *Constitutionnel*, qui était déjà locataire, acquit l'immeuble et y mourut en 1847. L'immeuble est resté depuis dans la famille. Cet hôtel possédait un charmant boudoir peint par Natoire, qui est actuellement à Londres au South Kensington Museum. (Fronton avec deux lions. Mascaron. Enseigne peinte du Faisan doré. Voir la jolie cour.)

N° **102**. Hôtel de Caumartin. Hôtel d'Épernon (1713) (Porte. Voir la cour.)

N° **96**. **Rue des Coutures-St-Gervais** (1620). Ouverte sur les cultures de l'hôpital St-Gervais. Nom en 1653. Le 20 provient de la succession de l'émigré Conflans. Voir au 1 *ter* la très belle façade ouest de l'hôtel Salé (5, rue de Thorigny).

N° **90**. Emplacement d'un jeu de paume qui servit aux comédiens du Marais. *Le Cid* y fut représenté pour la première fois. La troupe du Marais (1600) qui était à l'hôtel d'Argent, au coin de la rue de la Poterie, s'installa en 1632 rue Michel-le-Comte. Par arrêt du Parlement la salle fut fermée en 1633 et la troupe s'installa ici en 1635. La troupe du Marais fut réunie à celle de Guénégaud.

N° **86**. Ancien bureau de placement des ouvriers maréchaux.

N° **84**. Maison à pignon. (Petite porte à clous et petit escalier à balustres de bois de l'époque Louis XIII.)

N° **80**. Inscription ancienne : Vieille-Rue-du-Temple.

*N° **74**. Hôtel de Strasbourg, communément appelé hôtel de Rohan. Construit en 1719 par Delamair sur l'emplacement de l'hôtel de La Roche-Guyon, acheté vers 1560 par les Guise. Quatre Rohan, évêques de Strasbourg, s'y succédèrent et c'est pourquoi l'hôtel fut dit hôtel de Strasbourg. Ce furent : Armand-Gaston de

Rohan pour lequel l'hôtel fut construit. Il était le troisième enfant du prince de Soubise et il mourut en 1749. Armand, petit-neveu du précédent, qui mourut en 1756. Louis-Constantin de Rohan-Montbazon, qui mourut en 1779 et Louis de Rohan-Guéménée, celui-là même qui fut compromis dans l'affaire du Collier de la Reine. Le jardin de l'hôtel était le même que celui de l'hôtel Soubise et public certains jours. La façade principale se développait du côté des jardins. La bibliothèque des de Thou, augmentée par le président de Ménars, avait été achetée par le cardinal de Rohan en 1706 et installée dans le rez-de-chaussée de l'hôtel qui avait été disposé à cet effet. L'hôtel fut séquestré à la Révolution. Tallien y fonda un club. Aujourd'hui (1909) il est encore occupé par l'Imprimerie Nationale.

L'origine de l'établissement remonte à François Ier, mais ce n'est qu'en 1640 que l'Imprimerie eut un siège dans les galeries du Louvre, puis en l'an III à l'hôtel de Penthièvre. Dans la cour se trouve une statue de Gutenberg par David d'Angers. Au-dessus des anciennes écuries, à droite en entrant, se trouve un magnifique haut-relief de Le Lorrain : *les Chevaux d'Apollon*.

Il faut visiter à l'intérieur le ravissant salon des Singes (peintures de Huet), différentes pièces avec des dessus de portes de Boucher. La fameuse table dite de Mme de Lamotte est dans un des salons, etc. (L'Imprimerie est visible le jeudi à deux heures et demie sur demande écrite. Pour les salons, tous les jours en faisant passer sa carte.) L'Imprimerie doit être transférée rue de la Convention.

Espérons que pour des raisons de spéculation on ne détruira pas ce bel hôtel, comme il en a été ques-

tion un certain moment. Il est tout indiqué pour servir d'annexe aux Archives qui débordent à l'hôtel Soubise, et en établissant un jardin sur l'emplacement des hideuses baraques de l'Imprimerie, on répondra ainsi aux vœux de tous, tant au point de vue de l'hygiène, qu'au point de vue de l'utilité et de la beauté de Paris.

N° **70**. Vieille maison au coin de la rue Barbette.

N° **79**. Médaillon et inscription relatant la naissance dans cette maison de Lucien Gaulard, ingénieur-électricien, mort à Paris en 1888.

N°s **66-64**. Hôtel de Pommereuil, famille de grande robe (1676). (Porte.)

N° **75**. Hôtel de la Tour-du-Pin-Gouvernet (1720). Dutartre, président des bâtiments du Roi en 1787. M. de Butler, dont la fille épousa, en 1776, M. Cormier qui joua un rôle important avec Mme Atkins dans l'affaire de Louis XVII.

N° **58**. Au fond de la cour à droite escalier de forme Louis XIII, avec rampe en fer forgé.

N° **56**. Maison de Loys de Villiers, officier de la maison d'Isabeau de Bavière. Noël Boussingault, père du cabaretier immortalisé par Boileau (1619). Aujourd'hui encore il s'y trouve une boutique de marchand de vin, fréquentée par les ouvriers de l'Imprimerie et surnommée le Sénat! (Caves curieuses.)

N° **71**. Emplacement de la maison de Jehan Le Blanc, argentier de la reine Isabeau de Bavière. La maison avait jadis pour enseigne : A la fleur de lys. En 1376 elle appartenait à Thévenin de La Groye, puis elle fut à Jehan Le Blanc. Confisquée par les Anglais en 1441. Revendiquée par Isabeau qui la donna à Simonette de La Gesse « demoiselle de la duchesse de Bedford ». Après l'expulsion des Anglais. Jehan Le Blanc rentra en pos-

session. Le premier président Jean Bertrand qui devint cardinal. Son fils Jean, maître des requêtes, en hérita et périt à la St-Barthélemy. L'hôtel fut morcelé et vendu. En 1736 il appartenait à M. de Clinchamp, lieutenant général, puis à Thibault de Beauvais et à René de Bois Mauclair en 1785. Démoli en 1908.

* N° **54**. Très jolie tourelle et logis construit en 1528 par Jean de La Balue, époux de la veuve de Jean Herouët, secrétaire de Louis II d'Orléans. Les du Tillet de Villarceaux de 1740 à 1784.

N° **87**. Rue des Quatre-Fils, qui nous mènera rue des Archives.

Rue des Quatre-Fils.

Date du commencement du XIVe siècle. S'appela jadis, au XVe siècle, rue de l'Échelle-du-Temple. Elle doit son nom à une enseigne qui représentait les quatre fils Aymon, ces héros du roman de chevalerie attribué à un trouvère du XIIIe siècle.

N° **2**. La maison qui vient d'y être reconstruite est sur l'emplacement de l'ancien hôtel du comte Le Camus.

Nos **4** et **6**. Bâtiments du XVIIe siècle. L'historien Lefeuve dit qu'ils ont été construits par le grand audiencier Boucher. (Escalier en fer forgé au fond de la cour, à gauche.) Les Capucins de la rue du Perche possédaient presque tout ce côté de la rue des Quatre-Fils jusqu'à la rue Charlot.

N° **10**. Emplacement de la maison où furent arrêtés le prince de Polignac et le futur duc de Rivière, complices de Cadoudal (1804). C'est aujourd'hui une école.

N° **5**. Appartenait à Bertrand Le Picard, trésorier de

puis il passa par alliance dans la maison d'Albret et à la fin du xve siècle il était la propriété d'un bourgeois nommé Jean Malaisié. En 1529 il était entre les mains de Simon de La Bourdaisière, surintendant des finances, et en 1553 il devint la propriété d'Anne d'Este, duchesse de Guise. L'hôtel fut dit, dès lors, hôtel de Guise. En 1556, le cardinal de Lorraine, qui en était possesseur, y joignit l'hôtel contigu de Guy de Laval qui était à l'angle de la rue du Chaume et de la rue de Paradis. L'hôtel de Guise fut ensuite augmenté de l'hôtel La Roche-Guyon qui fut rasé. En 1664, Corneille habita l'hôtel de Guise. Mme de Soubise acheta l'hôtel de Guise en 1697 et, avec l'aide de Louis XIV, le fit reconstruire par Delamair. L'entrée en fut transférée 60, rue des Archives. (Voir à cette adresse la continuation de l'histoire de l'hôtel Soubise.)

L'un des écussons que nous voyons ici porte les armes de Clisson, l'autre est décoré d'un semis de M, signe mystérieux que le connétable se plaisait à répéter partout, et dont on ignore la signification. La tourelle de gauche a conservé son aspect ancien, celle de droite est noyée en partie dans la maçonnerie de la façade actuelle de l'hôtel Soubise.

L'hôtel de Guise développait sa façade principale sur la rue des Archives actuelle, depuis la porte que nous admirons ici jusqu'à la rue des Quatre-Fils. De cette façade partaient deux ailes, l'une en alignement sur la rue des Quatre-Fils, et l'autre qui, modifiée, est devenue la façade principale des Archives.

N° **53**. A l'angle de la rue des Haudriettes, fontaine construite en 1705 par le prince de Rohan (Naïade par Mignot).

N° **55**. Au Bon Coing (enseigne de marchand de vin).

N° **60**. Hôtel de Choiseul-Beaupré (1720). Thiroux d'Espersonne, maître des requêtes. Adrien Duport (1791). L'auteur dramatique Picard y mourut en 1828.

N° **62**. Hôtel de Montgelas (1709). Le marquis de Vallière, lieutenant général d'artillerie sous Louis XV. Le procureur Bellard qui remplit le rôle d'accusateur public dans le procès du maréchal Ney et des quatre sergents de la Rochelle. (Mascaron et joli fronton dans la cour.)

N° **64**. Emplacement de l'hôtel de M. de La Michodière, prévôt des marchands, qui périt sur l'échafaud en 1794. Guy Sallier, président en la Cour des Aides. Comtesse de Bullion (1800).

N° **66**. Emplacement de l'hôtel construit par l'architecte de Cotte sous Louis XIV pour Le Juge, fermier général. Cet hôtel était décoré de bas reliefs de Coysevox. Coypel et Lebrun en avaient peint les plafonds. Hôtel de Voigny sous Louis XV, de Choiseul-Stainville sous Louis XVI. Hôtel d'Anglade, démoli en 1897.

N° **68**. Marquis de Vintimille du Luc. Pomponne de Refuge. M. de Vougny (1728). (Escalier Louis XIII à droite.)

N° **63**. Hôtel de M. de Voyer d'Argenson, aide de camp de Lafayette. (Dans la première cour fronton caché par une galerie vitrée; dans la seconde cour : fronton et décoration du XVIIIe siècle.)

N° **70**. Michel Simon, trésorier général de France à Soissons. Son gendre Montescot, conseiller d'État. L'hôtel fut hôtel Villeflix. Lamennais y est mort en 1854 (Inscription). (Voir le très bel escalier).

N° **72**. Fut, dit-on, l'hôtel des Archives sous Louis XIII. Hôtel de Villeflix depuis le milieu du XVIIe siècle. En 1628 propriété de Michaut de Montaran, intendant du commerce, qui le tenait de son beau-père, M. de Villeflix,

maître de la Chambre aux Deniers. Tardieu de Maleissye (1793). Cet hôtel devait avoir la même origine que le 70 (portes identiques). Au fond du magasin de papeterie qui se trouve au rez-de-chaussée, très intéressante fontaine du XVIIIe siècle. (Jolie porte sculptée.)

N° **67**. Cour avec mascaron. Escalier.

N° **76**. Le sieur La Chapelle (1642). Le Pelletier de Souzy, intendant des finances. Sa fille, qui épousa le conseiller Turgot qui fut le père du prévôt des marchands. Mme de Creil, née Turgot. Sa fille la duchesse de Beauvilliers.

* N° **78**. Hôtel du maréchal de Tallard (1728). Amelot de Chaillou (1745). Au fond de la cour, à droite, très bel escalier construit par P. Bullet. (C'était un des plus beaux du XVIIIe siècle.)

N° **69**. Vieille maison.

N° **79**. Vieil hôtel de l'époque Louis XIII.

N° **81**. Au fond de la cour, le vestibule est surmonté d'un arc formant voûte, décoré de sculptures Louis XV. Escalier en fer forgé.

N° **83**. Là se trouvait le portail de la chapelle St-Julien de l'hospice des Enfants-Rouges (1533). Elle s'étendait sur le sol de la rue des Archives (qui n'était pas percée ici avant la Révolution) et sur le 92 actuel.

N° **90**. On voit très bien une partie du mur extérieur de la nef et du chœur de l'ancienne chapelle St-Julien des Enfants-Rouges, et une fenêtre transformée.

N° **85**. Vieille maison.

N° **98**. Mairie du IIIe arrondissement (1865). Construite par Calliat. (Bas-reliefs de Lagrange dans l'escalier.) Depuis la rue de Bretagne jusqu'à la rue Dupetit-Thouars, la rue des Archives se trouve sur l'emplacement de l'ancien enclos du Temple.

Rue Dupetit-Thouars (1809).

Sur une partie de l'enclos du Temple. Nom en mémoire de l'intrépide marin (1760-1798).

N° **18**. Emplacement de l'hôtel de Guise qui se trouvait dans l'enclos du Temple.

N° **16**. Emplacement de l'hôtel de Boufflers qui se trouvait également dans l'enclos. Cet hôtel possédait un jardin anglais.

N° **14**. **Cité Dupetit-Thouars** (1841). S'appela quelque temps, avant 1877, cité Boufflers à cause de l'hôtel voisin.

N° **8**. **Rue de la Corderie**. La rue de la Petite-Corderie, la rue de la Grande-Corderie (1809), la place et la cour de la Corderie ont été réunies en 1885 sous le nom de rue de la Corderie, et la rue a été modifiée. Elle se trouve sur l'emplacement de l'ancien enclos du Temple. Au 14 se trouve un magasin de grande friperie, où on vend des vieux effets militaires. Là se réfugièrent au début de mars 1871 les membres du Comité Central traqué par le Gouvernement. C'est là que, dans une chambre du troisième étage occupé aujourd'hui par un atelier, se décida la journée du 18 mars 1871.

N° **5**. **Rue Dupuis** (1809). Nom en mémoire du philosophe C.-F. Dupuis, membre de l'Institut et du Conseil des Cinq-Cents (1742-1809). Cette rue nous mène rue Béranger.

Rue Béranger.

Formée en 1696. S'appela rue de Vendôme à cause du Grand Prieur. Nom actuel depuis 1864 en l'honneur du célèbre chansonnier (1780-1857).

Les magasins de nouveautés : Au Pauvre Jacques, à l'angle de cette rue et de la place de la République sont sur l'emplacement d'une partie de l'hôtel de l'Hôpital, qui fut remplacé par la Rotonde de Paphos, lieu de divertissement, puis par le café-concert du Géant, très en vogue avant 1860.

N° **16**. **Passage Vendôme** (aboutissant 3, place de la République). Construit en 1827 sur l'emplacement de la communauté des Filles du Sauveur, fondée par Mme Desbordes pour procurer un asile de repentir aux femmes de mauvaises mœurs (1704). L'asile était dirigé par les sœurs hospitalières de St-Thomas de Villeneuve.

N° **13**. Emplacement d'un ancien bureau des carrosses pour Beauvais et Fontainebleau.

N° **11**. Hôtel du fermier général Durey d'Arnoncourt (1752). Berthier de Sauvigny, intendant de la généralité de Paris en 1789. Il fut une des premières victimes de la Révolution et, après la prise de Bastille, il fut pendu à une lanterne. On lui fit baiser la tête de Foulon, son beau-père, qui venait d'éprouver le même sort (22 juillet 1789). Hôtel dit de l'Intendance. Après la mort de Berthier le bureau des grains fut transporté rue de Chaillot. Premier siège de l'Administration départementale (18 février 1791). Après la première séance du Conseil général, cette administration se transporta à l'hôtel de la première Présidence au Palais de Justice (1791 à 1792), puis aux Feuillants dans l'ancienne salle des Archives, puis de nouveau au Palais de Justice, ensuite au 10 de la place Vendôme de 1792 à l'an VII, puis au 17 de la place Vendôme de l'an VII à son transfert à l'Hôtel de Ville (1803). L'hôtel Berthier fut habité sous l'Empire par le général Friant. Mairie du VIe puis du IIe arrondissement. Aujourd'hui livré au commerce.

N° **14**. Ancien jeu de paume du comte d'Artois. (Voir 41, boulevard du Temple.)

*Nos **5** et **3**. Hôtel dit de Vendôme. Construit par Charles Poullain, sculpteur marbrier qui y demeure en 1752. Peyrenc de Moras de St-Priest maître des requêtes. Bergeret de Trouville, maître des requêtes (1789). Béranger y habita et y mourut. Il logeait là avec sa vieille amie, Mlle Judith Frère, au dernier étage. La Ville s'est rendue acquéreur d'une partie de l'hôtel et en a fait une école. La chambre à coucher du chansonnier est affectée à la directrice de l'école. On a muré la porte qui conduisait à la chambre contiguë (chambre de Lisette). L'hôtel appartenait en dernier lieu à Mme la comtesse de Marcilly. (Inscription.)

N° **2** *bis*. Emplacement d'une maison qui avait été habitée par le romancier Frédéric Soulié.

N° **2**. Maison moderne qui a été construite en 1905 sur l'emplacement du bel hôtel Mascrani. (Voir 83, rue Charlot.)

N° **1**. **Rue de Franche-Comté**. Ouverte en 1882, et dénommée en 1884.

Rue de Turenne.

(Partie comprise entre la rue Charlot
et la rue des Francs-Bourgeois.)

Cette partie s'appela rue St-Louis au XVIIe siècle. La partie entre la rue Charlot et la rue Vieille-du-Temple s'est appelée rue Boucherat en 1699. Nom définitif pour toute la rue en 1865 en l'honneur de l'illustre maréchal (1611-1675) qui y avait son hôtel.

N° **133**. Fontaine Boucherat (1735). Ancienne inscription : Rue Boucherat.

N° **125**. Cour avec mascarons (du commencement du XVIIe siècle). S'ouvre également 12, rue de Normandie.

N° **116**. Maison ornée de deux statues, construite en 1857.

N^os **94** à **88**. Depuis la rue des Filles-du-Calvaire, jusqu'à la rue du Pont-aux-Choux s'étendait un côté du couvent des Filles du Calvaire.

N° **86**. Enseigne du Coing.

N° **95**. Hôtel du XVIIe siècle.

N° **80**. Hôtel du chancelier Voysin (1613); du marquis de Jumilhac (1791). L'hôtel a été surélevé.

N° **85**. Porte ornée d'un mascaron.

N° **76**. Hôtel de M. de Launay, dernier gouverneur de la Bastille. Intéressants bas-reliefs sur la façade. Dans la cour de cette maison se trouve une énorme rocaille surmontée d'un Neptune armé de son trident.

N° **79**. **Rue du Roi-Doré** (1620). S'appela aussi rue Françoise. En 1792 on disait rue Dorée. Elle doit son nom à un buste doré de Louis XIII, qui s'y trouvait comme enseigne. Au 7, vieille maison (escalier).

N° **70**. Église de St-Denis-du-St-Sacrement (1835). S'élève sur l'emplacement de la chapelle du monastère des Filles de l'Adoration du St-Sacrement démolie en 1826. L'église a été construite sur les dessins de l'architecte Godde. Le bas-relief du fronton de la façade est de Feuchères. (A l'intérieur, *Pièta* de Delacroix.)

Du 70 au 66 se trouvait un hôtel bâti en 1620 pour M. Le Vasseur. Le duc de Bouillon, puis son fils le maréchal de Turenne. Vauban et La Bruyère y logèrent. Après la mort de Turenne l'hôtel fut donné par le cardinal de Bouillon à la duchesse d'Aiguillon. Celle-ci y installa, en 1684, les Bénédictines de l'Adoration perpé-

tuelle du St-Sacrement. Le couvent fut supprimé à la Révolution. Un nouvel ordre, celui des Franciscaines, vint s'y installer sous la Restauration. Le couvent fut démoli en 1826.

N° **71. Rue Ste-Anastase** (1620). Doit son nom aux Hospitalières de St-Gervais, dites communément de Ste-Anastase. Ces religieuses possédaient ici des cultures. Mme de Sévigné habita la rue. Montyon y était en 1760. Au 3, ancien hôtel. Le 9 fut l'hôtel de Turgot, marquis de Ste-Clair. Le 13 et le 10 peuvent avoir été d'anciens hôtels.

N° **66**. Cour intéressante avec bâtiments du XVIIe siècle.

N° **64**. Hôtel du président de Tanlay (1789). (Porte et tympan.)

N° **62**. Maison moderne construite sur l'emplacement de l'hôtel de Brunet de Rancy. Joseph Paris Duverney (1722). Hôtel de Heiss (1775). Marquis de Briqueville (1780). Pierre de Launay jusqu'en 1823. M. Raoul, fabricant de limes, jusqu'en 1844. En 1846 le bâtiment principal fut cédé aux religieuses de Ste-Elisabeth qui l'annexèrent à leur maison (le 60)

* N° **60**. Emplacement de l'hôtel de Claude Guénégaud, trésorier de l'épargne. L'incendie de cet hôtel causa une grande frayeur à Mme de Sévigné. Sur ses ruines, le chancelier Boucherat construisit un immense hôtel dont les jardins s'étendaient jusqu'au cours. (Boulevard Beaumarchais) (1686). Vincent Hennequin d'Ecquevilly, capitaine général des chasses du roi (1742). L'hôtel est dit alors hôtel du Grand Veneur. Son fils, époux de Mlle de Joyeuse, le posséda jusqu'en 1792. P. de Vauvineux (1792). Dames franciscaines de Ste-Elisabeth de 1823 à 1901. Aujourd'hui livré au commerce. Société anonyme des Magasins

Réunis. (Attributs du Grand Veneur sur la façade. Voir la cour, l'escalier, etc.).

N° **67**. Boutique empire. (Boucherie.)

N° **65**. Hôtel dit de Pologne. Appartenait en 1662 à messire Louis Doublet. Sa veuve en fit donation en 1726 aux dames de Voisenon et d'Artagnan, ses petites-filles. Mme de Voisenon, qui était propriétaire unique depuis 1739, vendit l'hôtel en 1778 au comte Ossolinski, colonel polonais au service de la France. La Révolution affecta l'hôtel au logement gratuit des artistes dans les arts mécaniques. En l'an XI, à la requête de la comtesse Potocka, née Ossolinska, l'hôtel fut mis en vente et adjugé à M. Pierre Pierson. (Bel escalier en fer forgé. Cet hôtel a conservé une belle décoration intérieure.)

N°s **63-61**. Ancien hôtel du XVIIe siècle. (Mansarde.)

N° **59**. Escalier au fond de la cour à gauche.

N° **58**. Hôtel d'Aiguilly. Madone dans une niche grillée au coin de la rue Villehardouin.

* N° **56**. Maison mortuaire de Scarron. Dépendait de la grande maison, n° 54, qui appartenait à Montrésor. Scarron habita le 56 avec sa femme (1654 à 1660). Il y mourut et fut enterré à St-Gervais. Crébillon père y mourut également (1762). Le Sage y habita.

* N° **54**. Le comte de Montrésor, un des héros de la Fronde. Le conseiller Doublet de Crouy (1705), un des masques de St-Simon. L'intendant Armand de Gourgues (1707). Hôtel dit de Gourgues. Loué par la ville comme école communale en 1880. Acquis par la ville en 1908.

N° **50**. Porte. Mascarons. Balcon.

N° **51**. Au Soleil d'Or (enseigne).

N° **42**. Curieuse rampe d'escalier de la fin du XVIIe siècle en fer forgé. Rampe en bois plus haut.

N° **36**. Emplacement de l'hôtel du maréchal Catinat

qui fut antérieurement hôtel de Vitry. Cet hôtel s'étendait principalement sur la rue des Minimes.

N° **34**. Dépendances de l'hôtel de Tresmes (1650) qui s'ouvrait rue du Foin et rue des Minimes.

N° **41**. Fontaine de Joyeuse (1687) sur l'emplacement de l'hôtel de Joyeuse qui s'étendait du 43 au 37. Là s'élevait jadis un hôtel de Miron, qui devint hôtel de Caumartin au XVIIe siècle et qui fut possédé par M. de Caumartin, évêque d'Amiens, et par M. de Caumartin de St-Port, conseiller d'État. Pajot de Villiers. Pierre Delpech de Cailly, président en la Cour des Aides, qui maria sa fille au marquis de Joyeuse. Hôtel de Joyeuse. Choux de Bussy, secrétaire du Roi (1761).

N° **33**. Porte à clous. Propriété Villedo au XVIIe siècle.

N° **51**. Rue du Parc-Royal.

Rue du Parc-Royal.

Doit son nom au Parc Royal des Tournelles. S'appela rue du Petit-Paradis, puis rue des Fusées, rue qui va au Crucifix, rue du Parc-National de 1848 à 1852.

* N° **4**. Construit en 1620 sur un jardin appartenant au Prieuré de Ste-Croix-de-la-Bretonnerie par Jacques Berruyer, écuyer. Sébastien Caset (1657). Le sieur Jacob (1700). Occupé par M. de Lamoignon de Courson, petit-fils du premier président. Le président de Jassaud jusqu'en 1717. Sa fille Mme de Roncherolles (1727), qui devint en secondes noces marquise de Canillac. Habité par le président Potier de Novion de 1740 à 1755. La fille de Mme de Roncherolles, épouse du président de Maupeou, qui en 1744 avait eu en dot la maison, la recéda en 1752 à son beau-père, le marquis de Canillac. Hôtel dit de Canillac jusqu'en 1778. Augustin de Maupeou

(1779-1792). M. Lepeley (1810-1812). Famille Debladis. (Voir le remarquable escalier en bois sculpté avec aigles aux ailes éployées dans les ajourements.)

On a démoli en 1907 les maisons qui du côté impair de la rue du Parc-Royal, s'étendaient entre les rues de Sévigné et Payenne. Ces maisons étaient numérotées : 5, 7, 9, 11 et 13. Le 5 avait appartenu en 1687 à Nicolas Le Jay, puis à son gendre Paul Feydeau (1735-1767) et au gendre de ce dernier Nicolas de Boullongne (1767).

Le 7 appartenait au XVIIe siècle à Jean de Girardin, seigneur de Vauvray.

Le 9 avait été acquis en 1698 par Girard de La Cour des Bois, qui habitait en face au 8.

Le 11 était devenu les communs de l'hôtel de Vigny situé au 10.

Le 13 était devenu les communs de l'hôtel du Lude situé 13, rue Payenne. Les 9, 11 et 13 étaient sur les terrains de l'ancien Petit Arsenal de la ville.

N° **6**. Ancien hôtel de Vauvray (1698). (Porte à clous.)

N° **8**. Emplacement de l'ancien hôtel du président Bordier des Fusées. Girard de La Cour des Bois (1698), époux d'Anne de Villiers. Reconstruit au XIXe siècle par Graux-Marly, fabricant de bronzes, dont on revoit le chiffre sur la porte.

N° **10**. Hôtel de Vigny (1770). Abrita quelque temps un séminaire israélite. Dans les locaux occupés depuis une vingtaine d'années par la Société d'apprentissage des jeunes orphelins (œuvre fondée en 1822) se trouvent deux très beaux plafonds. (Escalier en fer forgé à gauche dans la cour.)

N° **12**. Passe pour avoir été l'hôtel d'un fermier général (?) Abrite aujourd'hui le Cercle Amicitia. (Union

parisienne des Institutions féminines chrétiennes). (Porte à clous).

* N° **16**. Hôtel de Bonneval (1780). Vicomte de Grandeffe. Gabrielle d'Estrées aurait, dit-on, habité une maison située sur cet emplacement. Dans la cour bustes de Sully et d'Henri IV. Grosses bornes à l'entrée. (Voir les peintures de la cage de l'escalier.)

Au 3 de la rue du Parc-Royal est la rue de Sévigné, et au 13 la rue Payenne que nous allons visiter avant de nous rendre à la place Thorigny, à l'extrémité de la rue du Parc-Royal.

Rue de Sévigné

(Partie comprise entre la rue du Parc-Royal et la rue des Francs-Bourgeois.)

N° **54**. Inscription rappelant l'ancien nom de la rue : rue de la Culture-Ste-Catherine.

N° **52**. Emplacement de l'hôtel de M. de Flesselles, le dernier prévôt des marchands. Il le tenait de sa femme Ursule Frajot qui le vendit à Anne Labbé, veuve du poète Santeuil et épouse en secondes noces de Dupuis de Gerville. Famille Outrequin, puis famille de Sabardin jusqu'en 1840. Compagnie dite de l'Air comprimé. Dans un salon au premier se trouvait un ravissant plafond (dit des Singes) peint par Huet. Cet hôtel a été démoli en 1908 et reconstruit comme usine d'électricité. On a replacé au-dessus de la nouvelle porte les amours qui étaient de l'architecte de Lisle.

Nos **48-46**. Date du XVIIe siècle. Le plan de Maire (1811) place ici un hôtel de Joncquières. Aujourd'hui école communale.

N° **40**. Petit hôtel du commencement du XVIIIe siècle.

** N° **23**. Hôtel Carnavalet. Jacques de Ligneris, président au Parlement de Paris et représentant de la France au Concile de Trente, acheta le terrain qui dépendait de la Culture Ste-Catherine (1544). L'hôtel fut commencé de suite. L'architecture en fut confiée à Pierre Lescot, et la sculpture à Jean Goujon. Deux ans après Pierre Lescot et Jean Goujon ayant été appelés au Louvre pour les nouveaux bâtiments du Roi, l'achèvement de l'hôtel fut confié à l'architecte Jean Bullant et à des élèves de Jean Goujon. Après la mort de Jacques de Ligneris (1556) l'hôtel resta à ses deux enfants puis, par suite d'un partage, à son fils Théodore en 1565.

Françoise de La Baume, dame de Kernevenoy, veuve d'un grand seigneur breton connu sous le sobriquet de Carnavalet, l'acheta en 1572 et le vendit en 1602 à Florent d'Argouges, trésorier de Marie de Médicis, qui le posséda jusqu'en 1632 et le fit remanier par Jean Androuet Ducerceau. Sa veuve, Élisabeth de Creil, le conserva jusqu'en 1654 et le céda à Claude Boislève, intendant des finances. Ce fut Claude Boislève qui le fit transformer et restaurer par François Mansart de 1655 à 1661. Après sa disgrâce, l'hôtel fut saisi en 1662 et adjugé en 1667 à Gaspard de Gillier, conseiller au Parlement, qui en abandonna la jouissance effective à son beau-frère, M. d'Agaurry, qui eut la famille de Lillebonne, puis Mme de Sévigné comme locataires (1677 à 1696). Mme de Sévigné occupait avec sa fille, Mme de Grignan, le premier étage du grand bâtiment entre cour et jardin où sont à présent les Estampes, le cabinet du conservateur, etc. L'abbé de Coulanges avait l'étage de l'aile droite sur la cour. Dans l'intervalle, en 1694, l'hôtel fut vendu à Brunet de Rancy, receveur général des finances, qui prit possession après le bail de Mme de Sévigné et

le donna en 1717 par avancement d'hoirie à sa fille, épouse d'Armand de La Briffe. La famille de La Briffe le conserva jusqu'en 1777. Dupré de St-Maur, conseiller au Parlement (1784), qui le loue à Désiré de Chavigny. Hôtel de Pommereuil (1789). Séquestré à la Révolution. direction de la Librairie. Ecole des Ponts et Chaussées (1808 à 1829). Institution de garçons Liévyns, et ensuite Verdot jusqu'en 1866, époque où la Ville l'acheta pour y installer ses collections en 1871. Les portes ne furent ouvertes au public qu'en 1880. Charles Read eut la première idée du Musée historique parisien et Jules Cousin, aidé par Alfred de Liesville, en fut le véritable fondateur. Transformé en 1898 par M. Georges Cain, le très éminent conservateur et le très charmant historien de Paris, qui accueille toujours avec une grâce parfaite les amoureux du Vieux Paris. Le guide explicatif du Musée a été dressé par M. Charles Sellier, le très érudit conservateur adjoint et le très savant inspecteur des fouilles de la Ville de Paris.

Le portail d'entrée, du XVIe siècle, qui a été conservé par Mansart dans la façade du XVIIe, est décoré d'une *Abondance* de Jean Goujon. A droite et à gauche de la porte les deux bas reliefs, *les Lions soumis*, sont également de Jean Goujon. Dans la cour le bâtiment principal en face de l'entrée est décoré par quatre grands bas-reliefs : *les Saisons*, exécutés sous la direction de J. Goujon en 1550. Les mascarons qui ornent les deux ailes sont de maître Ponce, contemporain de J. Goujon. Sur l'arc de la porte cochère, du côté de la cour, très belles figures de J. Goujon. Dans la cour d'entrée, magnifique statue de Louis XIV par Coysevox, placée ici en 1888. Elle avait été placée en 1689 au pied du grand escalier de l'Hôtel de Ville brûlé par la Commune.

(Le musée est visible tous les jours, sauf le lundi, de 10 heures à 4 heures ou 5 heures (en été). Depuis 1908 on perçoit un droit d'entrée de 1 franc.)

N° **25**. Annexe du musée Carnavalet. Cette nouvelle construction n'est pas achevée aujourd'hui (1909). Elle est l'œuvre de M. Foucault, architecte.

N°s **28** et **27**. Emplacement du couvent des Annonciades célestes ou des Filles Bleues, fondé par la marquise de Verneuil, maîtresse d'Henri IV, et la comtesse des Hameaux, sur un terrain où s'élevait l'hôtel de Damville, qui fut la demeure de Charles de Montmorency, troisième fils du connétable. Le couvent fut supprimé en 1790 et démoli. On a élevé au 27 une horrible construction qui est le Lycée Victor-Hugo.

*N° **29**. L'ancien Petit Arsenal de la Ville occupait une partie de l'emplacement en 1552. Le reste était occupé par la demeure de Michel de Champrond et l'hôtel d'Orgeval (1545). Après la mort de Geoffroy Lhuillier, seigneur d'Orgeval, l'hôtel d'Orgeval passa à sa fille, la marquise de Senas, dont les héritiers vendirent à Michel Le Pelletier de Souzy, intendant des finances, qui fit démolir et reconstruire plus grandement par Pierre Bullet en 1687. Le Pelletier s'agrandit au détriment de son voisin le conseiller Le Jay (5, rue du Parc-Royal) et sur l'ancien Petit Arsenal. A la mort de Michel Le Pelletier, en 1725, l'hôtel passa à son fils Le Pelletier, seigneur des Forts et de St-Fargeau, qui fut ministre d'État. L'hôtel fut loué au seigneur de Pange qui y habita jusqu'en 1763, époque où le petit-fils du précédent propriétaire, Michel Le Pelletier de St-Fargeau, vint y habiter. Il mourut en 1778, laissant deux fils dont l'aîné fut le fameux député aux États généraux qui fut tué par Paris au restaurant Février au Palais-Royal. Il habi-

tait alors l'hôtel dont la jouissance passa à son frère Félix Le Pelletier des Forts, mais qui revint de droit à sa nièce Mme de Mortefontaine. Institution Le Chevalier de 1810 à 1822, puis Institution Duprat et Institution Jauffret en 1837. Là furent élevés Dumas, Sarcey, About, Victor Hugo, etc. Depuis 1898, Bibliothèque historique de la Ville. Cette bibliothèque, fondée à l'hôtel Lamoignon (1763), fut ensuite installée à l'Hôtel de Ville. Elle fut brûlée en 1871 et reconstituée à Carnavalet par Jules Cousin. Elle fut transportée à l'hôtel St-Fargeau en 1898. (Voir le fronton du côté de la rue Payenne, l'Orangerie, etc. Quelques pièces ont conservé de belles boiseries.)

Rue Payenne.

Doit son nom à Jean Payen, écuyer de Charles VI, qui avait une maison dans le voisinage. La rue fut dite Payelle, Parelle et de Guyenne avant 1636. Le comédien Floridor, de son vrai nom Josias de Soulas habita la rue Payenne.

On a démoli, en 1907, les maisons portant les numéros 18, 16, 14. Le 18 était sur une partie de l'emplacement du Petit Arsenal de la Ville et était devenu par la suite les communs de l'hôtel du Lude situé au 11. Le 14 avait été construit en 1773 par le président d'Aligre comme maison de rapport.

Du 12 au 8, s'étendent les derrières de l'hôtel St-Fargeau.

N° **6**. Porte de sortie du Lycée Victor Hugo (ancien couvent des Filles Bleues). La rue longe ensuite de ce côté pair, les derrières du musée Carnavalet.

Nos **1** et **3**. Emplacement de l'ancien couvent des

Filles de la Nativité de Jésus avant 1687. Hôtel de Rouillé, procureur général en la Chambre des Comptes (1687). Reconstruit.

N° **5**. Date du commencement du XVIIIe siècle. Temple de la religion de l'Humanité. (Enseigne symbolisant l'Humanité. Buste d'Auguste Comte avec longue inscription.) Clotilde de Vaux, « la tendre inspiratrice » d'Auguste Comte est morte dans cette maison au troisième étage. La chapelle qui renferme des souvenirs du fondateur de l'école positiviste, est au premier étage.

N° **11** et **13**. Hôtel du duc du Lude, grand maître de l'artillerie en 1675, et un des adorateurs de Mme de Sévigné. La veuve de Scarron, protégée de Ninon de Lenclos, y habita. Plus tard l'hôtel appartint au maréchal de Roquelaure, à la duchesse douairière de Châtillon. M. d'Argouges en fut locataire. Hôtel de Manpeou (1728). Hocquart, procureur général à la Cour des Aides (1735). (Escalier au 13.)

(Arrivés à la **place de Thorigny**, qui date de 1838, nous allons visiter successivement les rues de Thorigny, de la Perle et Elzévir qui s'en détachent.)

Rue de Thorigny.

Formée, en 1868, des rues de Thorigny et St-Gervais qui existaient déjà au milieu du XVIe siècle. L'ancienne rue de Thorigny allait de la rue de la Perle à la rue des Coutures-St-Gervais. Elle devait son nom, dès le XVIe siècle, à la famille de Thorigny, dont un membre, le président Lambert de Thorigny, devait construire plus tard (1713) le magnifique hôtel de l'Ile St-Louis. Marion Delorme est morte, dit-on, rue de Thorigny.

Mme de Sévigné y habita à deux époques différentes. Balzac y habita avec sa famille en 1814.

N° **4**. Hôtel de Pracomtal (1714).

Nos **8** et **10**. Thomas de Lisle, président au Grand Conseil. Hôtel de Bercy (1774). Brillon, maître des comptes (1783).

N° **12**. Vieille inscription : rue de Thorigny, et sur la même maison, autre inscription presque effacée : Rue Ste-Anastase.

N° **20**. A la Tête de bronze. (Enseigne.)

* N° **5**. Magnifique hôtel construit en 1626 par Aubert de Fontenay, enrichi par la gabelle, d'où le nom d'Hôtel Salé donné par le peuple à cette habitation. M. Le Camus, secrétaire du Roi. Les ambassadeurs de Venise. Le maréchal de Villeroi y habita. Monseigneur de Juigné, archevêque de Paris (1789). Ce dernier engagea toute sa fortune pour secourir les malheureux lors du terrible hiver de 1788-89 et il fut lapidé! L'hôtel fut confisqué à la Révolution et devint un dépôt de livres. De 1827 à 1885 École Centrale des Arts et Manufactures et siège de l'Association polytechnique. En 1887, M. Vian, bronzier, qui en respecta autant que possible l'intérieur, excellente tradition que suit sa veuve, Mme Vian. (Très belle cour. Magnifique escalier. Salon. Belle salle à manger, etc., etc.)

Rue de la Perle (1656).

Doit son nom à un jeu de paume de ce nom. La belle-mère de Molière, Mme Béjart, habita la rue. L'hôtel de St-Roman, démoli, y était situé.

N° **1**. Hôtel construit à la fin du XVIIe siècle par Libéral Bruant qui l'habita. Au fond de la cour intéres-

sante façade ornée de quatre baies circulaires avec des bustes de personnages de l'histoire romaine. Fronton triangulaire avec motif en haut-relief. (Deux génies assis sur des cornes d'abondance.)

N° **3**. Mascarons.

N° **9**. Ancien hôtel du XVIIIe siècle. (Porte et mascaron.)

N° **11**. Porte du XVIIIe siècle. (Le 9 et le 11 ne devaient former qu'une seule propriété.)

N° **22**. Maison datant de 1645. A gauche en entrant intéressant escalier en abîme avec un curieux limon en bois sculpté, analogue à celui de la tour dite de Dagobert dans la Cité, qui a été démolie en 1908.

N° **20**. Au XVIIe siècle, cette maison était analogue à sa voisine le 18 et en était séparée par une petite ruelle. Reconstruite vers 1800. Le directeur de l'École Centrale logeait dans cette maison alors que l'École était 5, rue de Thorigny. Le grand amphithéâtre de l'École s'étendait exactement derrière le 18, et montait jusqu'à hauteur du troisième étage; le devant du 18 était une maison de rapport.

N° **14**. Tallien y habitait avant le 9 thermidor.

N° **8**. Du XVIIe siècle.

N° **6**. Maison du XVIIIe siècle avec mascaron.

Rue Elzévir.

Cette rue existait en 1545 et s'appelait rue des Trois-Pavillons. En 1604 la partie sud de la rue était la rue des Valets et elle a été dite également rue de Diane en 1598. Elle doit son nom actuel, qui lui a été donné en 1867, à la famille des célèbres imprimeurs du XVIe siècle. Marion Delorme est née en 1613 rue Elzévir, et Ninon de Lenclos y habita en 1642.

N° **16**. Inscription ancienne bien conservée : Rue des Trois-Pavillons.

N° **11** *bis*. Maison construite en 1894 sur l'emplacement de la maison dite du Petit Paradis.

N° **8**. Joli hôtel avec façade du XVIIIe siècle. Porte. Fronton triangulaire orné d'une coquille. Dans la cour façade de la fin du XVIe siècle coiffée d'un toit pointu.

N° **7**. M. de Nicolay, marquis de Goussainville, et sa fille, la marquise de La Châtre, qui habitaient place Royale, étaient propriétaires de cette maison au XVIIIe siècle. Le comte de Gaucourt (1789).

N° **4**. Le jurisconsulte J.-F. Carnot y est mort en 1835.

N° **2**. Hôtel dit de Lusignan. Fut habité par le poète Pajot de Linières, qui avala un jour tout le contenu d'un bénitier parce qu'il avait vu l'eau bénite frissonner de plaisir au contact des doigts gantés de sa maîtresse. « Ce fut, dit Boileau, le seul acte de piété de sa vie. »

Nos **1** à **5**. Emplacement de l'hôtel de la marquise de Louvois, femme du ministre (1650). Elle était la fille de Marguerite Barentin et veuve en premières noces de Charles de Souvré. Marquis de Courchamp (1740).

Rue Barbette (1563).

Jadis rue Neuve-Barbette. Doit son nom à la célèbre Courtille Barbette.

La Courtille Barbette, dont les jardins jouissaient d'une grande réputation dès le commencement du XIIIe siècle, devait son nom à Étienne Barbette, maître de la monnaie sous Philippe le Bel, dont la maison est devenue par la suite le couvent du Calvaire du Marais. (Voir rue des Filles-du-Calvaire). A la fin du XIIIe siècle, la majeure partie de la Courtille passa de la censive Ste-Opportune

dans celle du Temple et la Courtille fut détruite en 1306 par le peuple, mécontent des altérations des monnaies.

Le logis Barbette, commencé par Nicolas de Mauregard, fut acheté par Jean de Montaigu qui y fit coucher Charles VI en 1392 et qui le vendit en 1401 à Isabeau de Bavière qui en fit son petit séjour. C'est là qu'elle inventa les bals masqués et y noua des relations illégitimes avec son beau-frère le duc d'Orléans, frère du roi. Le duc, époux de Valentine de Milan, fut assassiné par les gens de Jean sans Peur le 23 novembre 1407. Il sortait de l'hôtel Barbette. Abandonné par Isabeau à cette époque (1407), l'hôtel passa à Jean VI, duc de Bretagne. Jean de Malestroit, évêque de Saint-Brieuc (1410). Les religieuses des Blancs-Manteaux (1423-1440). M. Symon Charles (1440-1443). Charles d'Anjou (1443-1446). Jacques de Brézé (1466). Diane de Poitiers, épouse de Louis de Brézé, qui y recevait Henri II. Après la mort de Diane, l'hôtel échut à ses filles, les duchesses d'Aumale et de Bouillon qui vendirent à des particuliers en 1561. Ceux-ci y construisirent différentes maisons et la rue Barbette fut ouverte en 1563 sur une partie de l'antique et célèbre logis.

(M. Ch. Sellier, le très érudit inspecteur des fouilles de la Ville de Paris a écrit une très intéressante monographie de l'hôtel Barbette, monographie dont nous avons tiré de très utiles renseignements pour notre notice sur la rue Barbette.)

N° **3**. Hôtel remanié de Le Mayrat de Saint-Cyr. S'étendait jusqu'au 26 de la rue des Francs-Bourgeois.

N° **5**. Emplacement de l'hôtel Thumery de Boissise, président au Parlement. Auparavant : Le Coigneux et Gilbert des Voisins.

N° **7**. Hôtel de Montaran qui s'étendait jusqu'au 28 de la rue des Francs-Bourgeois. Le plan de Gomboust (1653)

appelle cette maison hôtel de M. de Bourdeaux. Au commencement de la Restauration, la maison servait de logement aux officiers de gendarmerie du département de la Seine. Aujourd'hui école maternelle.

* N° **8**. Hôtel du maréchal d'Estrées, frère de Gabrielle. Le procureur de La Briffe (1689). Bourée de Corberon (1750). Confisqué à la Révolution. L'État en fit la maison-mère des demoiselles de la Légion d'Honneur qui avaient le château d'Écouen pour maison suffragante. (On voit les restes de l'ancienne chapelle.) Charles Camus, commissionnaire en produits chimiques, acquit la propriété (8, 6, 4, 5) en 1848. (Hôtel dit à tort de Choisy.) (Voir la cour, la cage de l'escalier avec ses panneaux en marbre, dorés aux encoignures.) Cet hôtel, qui avait été vendu, en 1848, 45 000 francs, a été revendu il y a quelques années 550 000 francs. Après la dernière mise en vente les dessus de portes ont été vendus 30 000 francs; les boiseries, volets, ont été payés 100 000 francs et la rampe d'escalier 1000 francs le mètre. Cette magnifique rampe, qui était en fer forgé, a été placée dans un hôtel des Champs-Elysées. Les initiales au-dessus de la porte sont non celles de Choisy, comme on le dit généralement, mais celle de M. Camus, ancien propriétaire.

N° **9**. La présidente de Pommereuil. Hôtel de Turgot, frère du ministre. Celui-ci étant présumé émigré, l'hôtel fut confisqué. Sous la première République, l'hôtel appartint à M. de Montbel, puis à la baronne de Septenville et enfin à M. de Clermont, négociant. (Remanié.)

N° **11**. Emplacement d'un hôtel Le Mayrat (1685), conseiller sous Louis XV, qui le tenait de demoiselle Parfait des Tournelles. Celle-ci l'avait loué à Louis Molé, fils de Mathieu. M. de Clermont. (Porte.)

N° **10**. Passe pour un hôtel de Crussol (?)

N° **12**. Maison du docteur Missa (1774), médecin des camps des armées du Roi.

N° **14**. Hôtel Bigot de Chorelle (1754). Fut commissariat de police jusqu'en 1908.

N° **16**. Hôtel de Choisy. Jean Le Peuple, bourgeois de Paris, qui avait acquis le terrain des filles de Diane de Poitiers. Louis de Bragelonne (1633). Thomas de Choisy (1717). Jean de Choisy, marquis de Morgueville (1789). Vendu comme bien national à M. de Valienne.

N^os^ **13** et **15**. Emplacement de l'hôtel de la présidente de Quincy. Lefèvre d'Ormesson (1730). Hôtel Lemarié d'Aubigny (1736). Dupuis, membre du Conseil des Cinq-Cents.

N° **18**. Hôtel Massu, ancien conseiller du Roi (1789).

N° **17**. Hôtel de Brégis. (Porte avec médaillon.) S'étend sur le 68, de la rue Vieille-du-Temple.

Rue des Francs-Bourgeois (côté pair).

A l'angle de la rue Vieille-du-Temple et du Palais des Archives, se trouvait une fontaine au début du XVIIIe siècle. L'inscription de 1706 qui a été restaurée vers 1892 atteste la participation du prince de Soubise à l'établissement de cette fontaine.

* N° **60**. Palais des Archives Nationales.

Magnifique hôtel construit par Delamair pour la princesse de Soubise. Cette dernière avait acheté, en 1697, l'hôtel de Guise, ancien manoir d'Olivier de Clisson, dont nous avons vu et étudié la belle porte au 58 de la rue des Archives. Avec l'aide de Louis XIV, la princesse de Soubise, fit construire cet hôtel en conservant la porte flanquée de deux tourelles de l'hôtel du connétable, mais la façade fut transférée rue de Paradis. Après la mort de

François de Rohan, prince de Soubise (1712), l'hôtel fut habité par Hercule, duc de Rohan, son fils (1712-1749); puis par Charles de Rohan, prince de Maubuisson, puis de Soubise, puis maréchal de France, petit-fils du précédent, jusqu'en 1787. L'hôtel fut pillé pendant la Révolution et devint propriété nationale. Napoléon y transporta les Archives en 1808.

Le trésor des Chartes se trouvait avant au Palais. Les Archives créées en 1793 furent établies d'abord dans la Bibliothèque des Feuillants, puis aux Capucins de la rue St-Honoré, aux Tuileries, au Palais-Bourbon. Les bâtiments neufs qui se prolongent jusqu'à la rue des Quatre-Fils sont l'œuvre du marquis de Laborde.

Il est impardonnable de ne pas visiter ce bel hôtel, le plus beau de Paris. La cour en fer à cheval est de Delamair. Les appartements du prince de Soubise étaient au rez-de-chaussée, ceux de la princesse au premier étage. Salon ovale de Germain Boffrand. (Peintures de Trémolières.) Dans les appartements de la princesse, magnifiques boiseries, plafond peint par Natoire (légende de Psyché). Musée des Archives Nationales. Armoire de fer. Musée dit des Horreurs. Escalier des Guises, etc., etc.) (Le Musée est ouvert le dimanche et le jeudi de midi à trois heures. Pour les autres jours demander l'autorisation.)

Entre le 60 et le 58 de la rue des Francs-Bourgeois se trouve l'hôtel de Chevandon de Montmagny. Geoffroy d'Assy, conseiller des finances. Son fils, Louis d'Assy, conseiller au Châtelet. Acheté par l'État en 1845 et annexé aux Archives. (Salon magnifique.)

N° 58. Fut hôtel Miromesnil en 1700. École des Chartes avant le transfert à la nouvelle Sorbonne (1846 à 1898). L'École avait été créée en 1821 à la Bibliothèque nationale.

Les armoiries qui ornent à l'intérieur une fenêtre de l'ancienne École des Chartes sont celles de la famille Clausse, famille du Dauphiné dont l'un des membres fut le secrétaire du fils aîné de François Ier, et d'Henri II quand il était dauphin. Cet écusson a été placé par Marie Le Fuselier, femme d'Engelbert Clausse, seigneur de Mouchy, conseiller au Parlement de Paris, mort en 1745.

N° **56**. Hôtel Romery et Pichon (1728). Le Tonnelier de Breteuil (1760). (Balcon supporté par des belles consoles.)

N° **54**. Hôtel Le Camus (1713). Comtesse de Jaucourt, née Nicolay (1750-1789). Aujourd'hui Institut Dosimétrique. (Voir la cour.) (Près de la porte d'entrée petite porte en fer d'une ancienne lanterne à poulie.)

N° **48**. Enseigne moderne et peu intéressante (La Jeune France.)

*N° **42**. Tourelle de 1528 de l'hôtel Herouët. (Voir rue Vieille-du-Temple.)

N° **40**. Marquis de Creil, lieutenant général des armées du Roi (1701). Aujourd'hui c'est une masure.

N° **38**. Curieuse impasse avec maisons à encorbellement. Cette impasse s'appelait jadis Allée aux Poulies ou Allée aux Arbalétriers. Avant 1908 on lisait ici une inscription relatant l'assassinat du duc d'Orléans par les gens de Jean sans Peur (1407). Cette inscription a disparu en 1908. Elle était d'ailleurs erronée, le duc d'Orléans ayant été assassiné dans la nuit du 23 au 24 novembre 1407, devant le logis du maréchal des Rieux (47, rue Vieille-du-Temple).

N° **34**. Hôtel de 1603. Nicolas Le Baillif en 1789. Sous Louis-Philippe un pas de mule y montrait encore ses trois marches entre le 34 et le 36. (Mascaron dans la cour.)

*N° **30**. Hôtel de Jean de Fourcy (1598). Pierre Almeras, conseiller du Roi (1632). Le marquis de Livry. Le marquis de Pange. Masserany de La Valette en était propriétaire en 1789. Barras y habita. Quelques auteurs en font un séjour de Gabrielle d'Estrées. En tout cas cet hôtel, classé comme monument historique, est un spécimen de l'architecture du règne d'Henri IV. Belle porte. Sur la corniche dans le fond de la cour, buste d'Henri IV. Intéressant escalier à gauche avec buste de Sully. (Cour avec mascaron.)

N° **28**. Emplacement de l'hôtel de Montaran qui s'étendait jusqu'au 7 de la rue Barbette. En 1709 Boffrand en avait fait un hôtel superbe qui eut comme locataires le chancelier Voysin et en 1717 le dernier duc de Roquelaure. Au commencement de la Restauration, c'était une caserne de gendarmerie et les officiers logeaient du côté du 7 de la rue Barbette. La caserne a été démolie et un bureau de poste occupe une partie de son emplacement.

N° **26**. Les présidents Le Vallier (1696) et Le Meyrat avant 1789. L'hôtel s'étendait jusqu'au 3 de la rue Barbette. (Belles portes.)

N° **24**. Emplacement de l'hôtel de la marquise de Louvois, née Barentin et veuve du ministre. Le marquis de Courchamp, capitaine aux gardes françaises (1740). L'hôtel s'ouvrait 5, rue Elzévir.

*N^os **16** et **14**. Musée et hôtel Carnavalet. (Voir rue de Sévigné.)

Les premiers bâtiments que nous rencontrons en venant de la rue Payenne ont été construits par M. Roguet, architecte de la Ville, et achevés en 1889 par M. J.-A. Bouvard. L'hôtel Carnavalet était devenu insuffisant déjà pour le développement du musée, et

c'est pourquoi on construisit ces nouveaux bâtiments qui relient en outre quelques anciens édifices provenant de divers points de Paris. C'est ainsi que l'entrée, sur la rue des Francs-Bourgeois, est formée par une arcade, dite Arc de Nazareth qui enjambait, sous Henri II, la rue de Nazareth dans la Cité et établissait une communication entre l'ancienne Chambre des Comptes et ses Archives. La grille est moderne : nous y voyons le monogramme formé des deux lettres H. C. qui était celui d'Henri II et de sa femme Catherine de Médicis. On prétend généralement que le croissant est uniquement la devise de Diane de Poitiers. Mais Catherine de Médicis l'avait déjà pris elle-même comme devise avant la liaison de son époux avec Diane. Quoi qu'il en soit il est à remarquer qu'Henri II se plaisait à étaler partout ce chiffre. Le pavillon en face de l'Arc de Nazareth est le pavillon Choiseul et provient d'un hôtel de ce nom situé rue Neuve-St-Augustin et démoli en 1868. Au fond du joli jardin à la française se dresse la très belle façade du Bureau des Drapiers qui avait été érigée en 1650 par Jacques Bruant, rue des Déchargeurs. Le bureau des Drapiers avait disparu en 1868 par suite de la percée de la rue des Halles. Sur les murs des nouveaux bâtiments du côté de la rue sont inscrits les noms de quelques historiens, artistes ou topographes qui ont travaillé sur Paris.

L'aile de l'hôtel Carnavalet qui longe la rue des Francs-Bourgeois est décorée d'un bas-relief de Van Obstal. Au-dessous se trouve une inscription rappelant le séjour de Mme de Sévigné à l'hôtel Carnavalet de 1677 à 1696.

N° **8**. Restes de l'hôtel de Joyeuse qui s'ouvrait rue de Turenne. (Voir 41, rue de Turenne.)

Place des Vosges. (Côté nord de la place.)

N° **21**. Hôtel du cardinal de Richelieu qui y résida pendant que l'on construisait son palais près du Louvre (1615). Son neveu le duc de Richelieu. Habité par Marguerite d'Orléans, grande-duchesse de Toscane (1715) qui y vécut jusqu'à sa mort (1721). Le maréchal de Fronsac (1728). L'abbé Tetu, de l'Académie française, y logeait en 1692. Il fut habité, en 1761, par la duchesse de La Trémoïlle, née La Tour d'Auvergne. Vauquelin de Vrigny au moment de la Révolution. Escalier monumental du XVIIe siècle.) Habité par M. F. Bac, artiste peintre.

Devant cet hôtel eut lieu le duel de Montmorency-Bouteville et des Chapelles contre Bussy et Beuvron (1627).

N° **23**. Sur l'emplacement des manufactures éphémères de Henri IV. Cette maison s'enchevêtrait dans l'hôtel du cardinal de Richelieu. Le maréchal de Bassompierre (1624). Vendu à l'Hôtel-Dieu (1665). Le marquis de Flavacourt (1758).

N° **25**. Hôtel de Lescalopier de père en fils depuis 1610 jusqu'en 1880. Seul hôtel de Paris resté aussi longtemps dans la même famille. Depuis 1880 il appartient à M. Ravout.

N° **28**. Hôtel de l'Epinoy (1694) comportant le pavillon, dit de la Reine, édifié sur trois arcades qui enjambent la rue de Béarn. Primitivement il n'y avait ici que deux guichets et ce ne fut qu'en 1826 qu'on perça le troisième guichet dans le pavillon qui appartenait alors au comte de Chézelles. M. Moreau, procureur du Roi (1752). Le marquis de Coudray (1789), lieutenant général. (Salon orné de lambris Louis XVI en blanc et or. Balcon.)

N° **26**. Hôtel de Tresmes (1620). En 1672, l'hôtel appartenait à Mlle de Tresmes de Blérancourt et à l'Hôtel-Dieu. Mlle de Tresmes ne l'habita pas, logeant à l'hôtel de Tresmes, rue des Minimes. L'hôtel de Blérancourt est loué à Marguerite, duchesse de Rohan et de Fontenay, fille du célèbre capitaine calviniste Henri Ier, duc de Rohan, et petite-fille de Sully. En 1672 l'hôtel était loué à M. de La Motte-Houdancourt. Duc de La Trémoïlle (1714). Léon de Gesvres, cardinal-archevêque de Bourges (1720). Henri Lefèvre d'Ormesson et Jules de La Bourdonnaye, conseiller d'État. Bientôt après, Lefèvre d'Ormesson reste seul locataire, puis propriétaire (1750). Camuset, fermier général (1753). Marquis de Coudray, maréchal de camp (1770). Adjugé intégralement à l'Hôtel-Dieu (1771). Hôtel de Gourgues (1787). Confisqué à la Révolution et restitué aux hospices. Cet hôtel a une issue, 4, impasse de Béarn.

N° **24**. Construit et habité par M. de Vitry qui fut le premier habitant de la place. Son fils arrêta le maréchal Concini. Hôtel de La Guiche de St-Géran (1652), de Duras (1690), de Boufflers (1716), père du célèbre chevalier de Boufflers. Lefèvre d'Ormesson de Noyseau (1752).

(En passant sous les arcades du pavillon de la Reine, nous prenons la rue de Béarn.)

Rue de Béarn (1607).

Jadis du Parc-Royal, puis Chaussée des Minimes. Nom actuel en 1867. La partie entre la rue des Minimes et la rue St-Gilles a été percée sur l'emplacement du couvent des Minimes démoli en 1793.

N° **1**. École libre de garçons de la paroisse St-Denis-du-St-Sacrement.

N° **6**. Là se trouvait, avant 1907, l'**impasse de Béarn**. (Elle débouche actuellement rue des Tournelles.) C'était jadis le cul-de-sac des Hospitalières. Dans cette impasse se trouvait l'hôpital des Hospitalières de la Charité-Notre-Dame fondé en 1629 par Simone Gangain et supprimé en 1790. Mme de Maintenon s'y retira quelque temps après la mort de Scarron. Les bâtiments de l'ancien établissement religieux furent occupés ensuite par la filature des indigents, puis par le bureau des nourrices jusqu'en 1796, Magasin central de l'Assistance publique jusqu'en 1867. En 1880, l'établissement fut retransformé en hôpital qui s'appelait, en 1884, hôpital des Tournelles. Ensuite on lui donna le nom d'hôpital Andral, en mémoire du docteur (1797-1876). L'hôpital Andral fut désaffecté en 1906 et démoli en 1907.

N° **5**. **Rue du Foin** (1597). Doit son nom aux pâturages dépendant du parc des Tournelles sur lesquels la rue a été percée. Au 8, emplacement de l'hôtel de Tresmes qui s'ouvrait également 19, rue des Minimes. Au 9, école Ste-Geneviève, dirigée par les sœurs de St-Vincent de Paul. L'architecte A. Lepautre habita la rue.

*N° **12**. Restes de l'ancien couvent des Minimes, fondé là en 1611 par Marie de Médicis et supprimé en 1790. La chapelle, qui avait été construite par l'architecte d'Orbay, renfermait le beau tombeau de la famille de La Vieuville, et le mausolée de Charles de Valois, duc d'Angoulême, fils de Charles IX et de Marie Touchet. Elle occupait l'emplacement du sol de la rue de Béarn et fut démolie en 1793. Les bâtiments du couvent ont été convertis en caserne de gendarmerie en 1823 et le beau cloître a été conservé. (Voir ce cloître dans la cour.)

La rue de Béarn est coupée par la rue des Minimes et aboutit rue St-Gilles.

Rue des Minimes (1607).

Ouverte le long de l'ancien couvent des Minimes, ordre créé en 1436 et qui vint s'installer là en 1611 sur une partie de l'ancien jardin des Tournelles.

N° **1**. Du 1 au 5 s'étendait l'hôpital de la Charité. (Hôpital Andral.)

N° **7**. Du XVIIe siècle. Aujourd'hui école primaire communale.

N° **10**. Porte avec pilastres de l'ancien couvent des Minimes, aujourd'hui caserne.

N^os **14** et **16**. Emplacement de l'ancien hôtel de Vitry (1652) qui fut habité par le maréchal Catinat. On voyait encore en 1907, dans la cour du 14 *bis*, un superbe marronnier plusieurs fois centenaire.

N° **19**. Emplacement de l'hôtel de Tresmes (1652).

Rue St-Gilles.

Ouverte en 1640 sur le parc de l'hôtel des Tournelles qui avait remplacé l'hôtel St-Pol comme séjour royal. Une statue de St Gilles qui se trouvait dans ce parc a été l'origine du nom de la rue qui s'appelait primitivement rue Neuve-St-Gilles. Le Sage logea dans la rue.

N° **17**. Hôtel du marquis de Vaux au XIIIe siècle.

N° **24**. Visiter ici la rue Villehardouin. (Note après la rue St-Gilles.)

*N° **22**. Ancien pavillon de l'hôtel Morangis. Acquis par Delisle Mansart qui en fit un joli hôtel. Marquis de Vaucel de Castelnau, grand maître des eaux et forêts

(1750). M. Savard. (Cet hôtel renferme de belles boiseries.)

N° **18**. Emplacement de l'hôtel de Pinon. Comte de Brissay. Marquis de Courquetaine.

N° **12**. Ancienne cour de Venise. L'ambassadeur de la Sérénissime République y habitait un hôtel qui devint en 1720 la propriété des comtes de Morangis, puis du président Labrosse et du marquis de Péreuse. L'hôtel a été démoli en 1903. A l'entrée de la cour, porte curieuse et bornes. En face de l'entrée, sur le mur de l'ancien couvent des Minimes, statuette grillée de la Vierge.

N° **10**. La comtesse de Lamotte y habita. Cette maison, qui a conservé son escalier de l'époque, fut louée à l'aventurière par Rose Vanmine, veuve de Louis de Courdener.

La rue St-Gilles est coupée par la rue des Tournelles.

Rue Villehardouin.

La partie qui se dirige du sud au nord faisait partie de l'ancienne rue St-Pierre, ouverte en 1640, et qui allait de la rue Neuve-St-Gilles à la rue St-Claude. La partie supérieure de la rue St-Pierre fut supprimée pour l'agrandissement du jardin de l'hôtel Boucherat. La partie de la rue Villehardouin qui va de l'est à l'ouest s'appelait rue des Douze-Portes et antérieurement rue St-Nicolas à cause de Nicolas de Jay qui y possédait plusieurs maisons (1640 à 1656). Les rues St-Pierre et des Douze-Portes ont été réunies en 1865 sous la dénomination de rue Villehardouin en mémoire du chroniqueur (1166-1213).

N° **4**. Emplacement de la maison de Brillon-Duperron, secrétaire du Roi (1750).

N° **6**. Là se trouvait dernièrement encore l'impasse Villehardouin, ex-cul-de-sac St-Pierre. Au 2 de l'impasse, au troisième étage, était logé l'abbé de Cajamano chez lequel le général Malet fit les derniers préparatifs de sa conspiration avec Rateau, Boutreux et l'abbé Lafon.

N° **24**. La maison appartenait à Louis-Achille de Harlay, conseiller d'État au milieu du XVIIIe siècle. (Statuette grillée au coin de la rue de Turenne.)

N^os **17-15-13**. Proviennent des maisons de Nicolas de Jay. Au 17 habitèrent Scarron et sa femme (Voir 56, rue de Turenne). L'académicien Jacques de Tourreil.

N^os **7-5**. Le président de Meslay sous Louis XV. Vieille inscription : Rue Neuve-St-Pierre.

Rue des Tournelles.

(Partie comprise entre le boulevard Beaumarchais et la rue du Pas-de-la-Mule.)

La partie au nord de la rue St-Gilles (jadis rue Neuve-St-Gilles) s'appelait rue St-Gilles avant 1834, et existait en 1637.

N° **60**. Merlin de Thionville y habita et y mourut en 1833. Lors de la mise en vente des biens du clergé il s'était rendu acquéreur du Calvaire du Mont Valérien, et l'avait vendu avec un gros bénéfice au desservant de l'Abbaye au Bois. Il revint habiter Paris en 1824, d'abord boulevard Montparnasse et ensuite ici.

N° **58**. Là habitait Locré, un des principaux rédacteur du *Code Napoléon*. Il était janséniste.

* N° **56**. Maison de Ninon de Lenclos. Elle y avait sa

fameuse chambre jaune. Elle alla ensuite habiter au 28 de la rue. Entrepôt des sels sous Louis-Philippe. (La cour est assez intéressante. Escalier.)

N° **35**. Emplacement de l'hôpital Andral disparu. (Ancien couvent des Hospitalières de la Charité-Notre-Dame.)

N° **50**. Hôtel dit de Pompadour (?). Bel escalier avec rampe de bois.

N° **48**. Jacques de Gourgues, conseiller au Parlement. Le comte de Denonville, brigadier des armées du Roi. (Escalier en fer forgé.)

Rue du Pas-de-la-Mule.

(Côté pair.)

N° **4**. Au premier étage de cette maison, chambre avec boiseries et peintures du XVIIIe siècle. (Ancien lieu galant.)

N° **2**. Pierre de Creil (1660). Éléonore de la Fresnaye au XVIIIe siècle. (Escalier.)

Boulevard Beaumarchais.

(Côté impair depuis la rue du Pas-de-la-Mule).

N° **37**. Le marquis de Maupertuis, duc de Melun, qui défendit le Havre contre les Anglais en 1694.

N° **43**. Petite maison secrète de Ninon de Lenclos où elle recevait le prince de Condé (56, rue des Tournelles).

N° **67**. Porte sculptée (Tête de sanglier) (1858).

N° **87**. Maison moderne recontruite sur l'emplacement de l'ancien hôtel Honoré. Le général Drouot avait habité là.

N° **91**. **Rue des Arquebusiers**. Ouverte en 1720 sur l'emplacement de l'hôtel de Nicolas du Harlay. Fut appelée rue du Harlay-au-Marais, rue Diderot, rue des Arquebusiers en 1879 en souvenir du jardin voisin des Arquebusiers. (Emplacement de la rue Amelot entre la rue du Chemin-Vert et l'impasse Amelot.) Avant d'aller s'installer à la Rotonde du Temple, Santerre logeait dans un immeuble de la rue du Harlay qui touchait à la maison de Cagliostro. (Voir 1, rue St-Claude.)

N° **99**. Hôtel de Cagliostro. (Voir 1, rue St-Claude.)

N° **113**. Ancienne petite maison à façade arrondie de l'époque Louis XVI. Fut appelée le Château jusqu'en 1850. Sous l'Empire le marquis de Faudoas la possédait et elle était habitée par Mme Dabos, femme peintre. Vendue en 1840 à M. H. Bosselet. Nous lisons sur la devanture au rez-de-chaussée l'inscription : « A la Petite Chaise », qui a une curieuse et macabre origine. Lors des massacres de Septembre à la Force, les énergumènes qui promenaient la tête de l'infortunée princesse de Lamballe au bout d'une pique s'arrêtèrent devant cette maison où se trouvait un marchand de vins. Devant la porte se trouvait un seau rempli d'eau posé sur une petite chaise. Les massacreurs plongèrent à plusieurs reprises dans ce seau la tête de la princesse rendue méconnaissable par le sang figé. Le débitant fit peindre sur la devanture l'enseigne : « A la Petite Chaise », qui y est encore.

N° **101**. Rue St-Claude.

Rue St-Claude (1640).

S'appelait rue St-Claude-au-Marais avant 1881. Les jardins des Tournelles avaient absorbé tout ou une partie

du Clos Margot, célèbre vignoble, propriété des Célestins. La rue fut tracée sur la lisière de ce terrain en 1640. La rue doit son nom à une statue de St Claude qui se trouvait à l'angle de l'impasse St-Claude, statue qui avait été élevée sans doute par Claude Guénégaud, qui, tout en ayant son hôtel rue St-Louis (60, rue de Turenne), était également propriétaire dans la rue.

*N° **1**. Hôtel où habitèrent Joseph Balsamo, dit le comte de Cagliostro, et sa femme Lorenza Feliciani. L'hôtel avait été construit par Bouthillier-Chavigny, capitaine des vaisseaux du Roi, et la marquise d'Orvillers, sa fille, le loua à l'aventurier. Ce fut le cardinal de Rohan lui-même qui fit le choix de l'appartement. L'escalier au fond de la cour à droite a conservé sa rampe de fer. « Combien de jolies femmes que la curiosité attirait dans l'antre du sorcier ont posé sur ce fer leurs doigts tremblants, dit M. Le Nôtre. Là s'évoque la silhouette de Mme de Lamotte montant rapidement ces marches, la tête couverte d'une mantille, ou celle des valets du cardinal de Rohan sommeillant sur la banquette, un falot entre les jambes, tandis que leur maître, là-haut, s'adonnait en compagnie du grand Cophte à la nécromancie. » Les portes donnant sur la rue proviennent des démolitions du palais du Temple.

N° **15**. Presbytère de St-Denis. Sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Turenne, et plus récemment sur l'emplacement de l'ancien monastère des Filles-du-St-Sacrement (Voir 70, rue de Turenne).

N° **14**. **Impasse St-Claude** qui longe le derrière de l'hôtel de M. de Launay (76, rue de Turenne).

N° **10**. Construit ainsi que le 8 par le vicomte d'Argenlieu qui avait acquis le terrain en 1686. Lefeuve de

la Malmaison, conseiller au Parlement (1727). Petit de la Villonnière.

N° **8**. Porte à clous. Cour assez curieuse. Escalier.

Boulevard des Filles-du-Calvaire.

(Côté impair) (1670).

Doit son nom au couvent fondé en 1633 par le père Joseph, et par la duchesse d'Aiguillon, nièce de Richelieu, dans l'hôtel dit de l'Ardoise. Le couvent s'étendait dans l'espace compris entre le boulevard, la rue des Filles-du-Calvaire, la rue de Turenne et la rue du Pont-aux-Choux. Là autrefois s'élevait l'hôtel d'Étienne Barbette, maître de la monnaie sous Philippe le Bel, hôtel qui avait été saccagé en 1306 par le peuple mécontent des altérations de la monnaie : l'hôtel fut reconstruit. Le couvent subsista de 1633 à 1790 puis fut supprimé et démoli. La chapelle subsista jusqu'à 1807 et le citoyen Guyard, neveu de Fourcroy, y créa un théâtre qui s'appela le Boudoir des Muses. Le théâtre fut supprimé en 1807 et démoli. Sur l'emplacement du couvent on traça les rues Froissard et Commines.

N° **1**. **Rue du Pont-aux-Choux**. Existait au XVIe siècle. Doit son nom à un pont qui traversait l'égout de la ville dans ces terrains jadis maraîchers. En face du débouché de la rue sur le cours, se trouvait une poterne de l'enceinte de Charles V. Cartouche est né dans cette rue en 1693. Au 6, enseigne peinte d'un marchand de charbons.

N° **3**. **Rue Froissart** (1804). Ex-rue Neuve-de-Bretagne. Nom en 1864 en mémoire du chroniqueur (1333-1410). La rue a été percée sur l'emplacement de l'ancien couvent du Calvaire.

N° **11**. **Rue Commines** (1804). Ex-rue Neuve-de-Ménilmontant avant 1884. Nom en mémoire de Philippe de Commines, homme d'Etat et historien (1445-1509). La rue a été percée sur l'emplacement de l'ancien couvent du Calvaire. Au 14, fronton. Au 18, petits bas-reliefs en plâtre.

N° **13**. Restes du couvent du Calvaire.

N° **17**. **Rue des Filles-du-Calvaire** (1696). Doit son nom au couvent dont elle longeait les murs. La chapelle était située aux coins des rues de Turenne et des Filles-du-Calvaire (2 et 4 de cette dernière). Le 6 est de style Empire. Au 17 se trouvait une maison qui avait été édifiée pour et par l'architecte Lenoir qui l'abandonna en 1791 à son décorateur Munick.

Boulevard du Temple.

(Côté impair.)

N° **17**. Appartenait à Louis-Philippe.

N° **27**. Emplacement des jardins du Cadran Bleu, tenu par le restaurateur Bancelin. Là se tinrent les séances du directoire secret d'insurrection qui décidèrent la journée du 10 août et par suite le sort de la monarchie.

N° **29**. Café du Jardin Turc. Le restaurant Bonvalet occupe une partie des jardins qui eurent une grande célébrité comme lieu de plaisir.

N° **41**. Théâtre Déjazet dont le nom rappelle la célèbre actrice. Le théâtre a été construit en 1852 sur l'ancien jeu de paume du comte d'Artois. Il s'appela : les Folies Mayer, puis les Folies Concertantes (1854), puis les Folies Nouvelles avec Hervé comme directeur et auteur. Théâtre Ballande vers 1862. Cédé en 1859 à Virginie Déjazet.

Place de la République.

(Côté Sud.)

Ex-place du Château-d'Eau. Devait son nom à l'ancienne fontaine aux Lions qui avait été construite en 1811 sur les dessins de Girard, et qui a été enlevée en 1879. Cette fontaine est actuellement place Daumesnil. La place a été agrandie au détriment principalement du boulevard du Temple (côté pair) et a fait disparaître un grand nombre de théâtres qui y étaient situés (boulevard du Crime). La statue monumentale de la République est l'œuvre de Morice (1883). Les bas-reliefs représentent divers événements de 1792, 1830, 1848, 1870.

RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE

DES RUES DU IIIe ARRONDISSEMENT

Alombert (pass.), 25.
Ancre (pass. de l'), 16.
Archives (des), 64.
Arquebusiers (des), 100.
Arts-et-Métiers (sq. des), 7.

Bailly, 49.
Barbette, 85.
Barrois (pass.), 25.
Béarn (imp. de), 95.
Béarn (de), 94.
Beaubourg (imp.), 21.
Beaubourg, 20.
Beauce (de), 50.
Beaumarchais (bd.), 99.
Béranger, 69.
Berthaud (imp.), 20.
Blondel, 10.
Borda, 47.
Bourg-l'Abbé (du), 6.
Brantôme, 20.
Braque (de), 40.
Bretagne (de), 49.

Caffarelli, 50.
Chapon, 26.
Charlot, 52.
Clairvaux (imp. de), 17.
Commines, 103.
Conté, 47.
Corderie (de la), 69.
Coutures-St-Gervais (des), 60.
Cunin-Gridaine, 16.

Debelleyme, 58.
Dupetit-Thouars (cité), 69.
Dupetit-Thouars, 69.
Dupuis, 69.

Elzévir, 84.

Ferdinand-Berthoud, 47.
Filles-du-Calvaire (bd des), 102.
Filles-du-Calvaire (des), 103.
Foin (du), 95.
Fontaines (des), 44.
Forez (du), 55.
Franche-Comté (de), 71.
Francs-Bourgeois (des), 88.
Froissart, 102.

Gabriel-Vicaire, 39.
Général-Morin (du), 48.
Gravilliers (pass. des), 24.
Gravilliers (des), 24.
Greneta, 15.
Grenier-St-Lazare (du), 29.

Haudriettes (des), 41.

Maire (au), 22.
Maure (du), 17.
Meslay (pass.), 8.
Meslay, 8.
Michel-le-Comte, 29.
Minimes (des), 96.
Molière (pass.), 18.
Montgolfier, 46.
Montmorency (de), 27.

Noël (cité), 19.
Normandie (de), 56.
N.-D.-de-Nazareth, 7.

Oiseaux (des), 50.
Orgues (pass. des), 8.
Ours (aux), 6.

Papin, 6.
Parc-Royal (du), 75.
Pas-de-la-Mule (du), 99.
Pastourelle, 42.
Paul-Dubois, 39.
Payenne, 81.
Perche (du), 54.
Perle (de la), 83.
Perrée, 38.
Picardie (de), 51.
Planchette (imp. de la), 10.
Poitou (de), 54.
Pont-aux-Biches (pass. du), 7.
Pont-aux-Choux (du), 102.
Portefoin, 43.

Quatre-Fils (des), 63.
Quincampoix, 18.

Rambuteau, 19.
Réaumur, 48.
République (pl. de la), 104.
Réunion (pass. de la), 17.
Roi-Doré (du), 72.
Rome (cour de), 25.

Saintonge (de), 57.
Salomon de Caus, 7.
Sébastopol (bd. de), 5.
Sévigné (de), 77.
Sourdis (ruelle), 52.
Ste-Anastase, 73.
Ste-Apolline, 10.
Ste-Avoie (imp.), 32.
Ste-Avoie (pass.), 31.
St-Claude (imp.), 101.
St-Claude, 100.
St-Denis (bd), 10.
Ste-Elisabeth, 46.
St-Gilles, 96.
St-Martin (bd), 9.
St-Martin (cour), 11.
St-Martin, 10.

Temple (bd du), 103.
Temple (du), 31.
Temple (sq. du), 33.
Thorigny (pl. de), 82.
Thorigny (de), 82.
Tournelles (des), 98.
Turbigo (de), 46.
Turenne (de), 71.

Vaucanson, 48.
Vendôme (pass.), 70.
Vertbois (pass. du), 7.
Vertbois (du), 11.
Vertus (des), 24.
Vieille-du-Temple, 59.
Villehardouin, 97.
Volta, 23.
Vosges (pl. des), 93.

1146-09. — Coulommiers. Imprimerie Paul BRODARD.

DC
761
R63
t.3

Rochegude, Felix, marquis de
Promenades dans toutes
les rues de Paris

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY